



ROZENNILLIANO
QUAND
LE SOLEIL
S'ÉTEINT

Rozenn Illiano

Quand le soleil s'éteint

Saison 1

OniroProds

www.onirography.com

*

Un coup de pouce ?

Sur Onirography.com, vous pouvez acquérir cet ebook au prix de votre choix. Tous mes autres livres sont également disponibles sur mon site.

30 mars 2015

1. ÉTRETAT, NORMANDIE

Musique :

Good luck – Nima Fakhrara / *The Signal* (OST)

Ils accueillent la nouvelle comme un coup de poing dans l'estomac. Une gifle.

Lyes conduit, et Kathia est certaine d'avoir senti la voiture dévier légèrement, comme si le choc lui avait fait perdre sa concentration le temps d'un dixième de seconde. Personne ne moufte alors elle ne dit rien, elle se contente de tourner la tête vers le conducteur pour découvrir ses mâchoires crispées, ses yeux fixés sur la route devant lui, ses mains aux articulations blanchies accrochées au volant. Pendant ce temps, le présentateur du journal à la radio énumère les mesures prises sur un ton un rien angoissé.

Le silence dans l'habitacle met les nerfs de la jeune fille à rude épreuve. Pas un mot, pas un commentaire. Ils s'en doutent depuis la veille, l'annonce ne les surprend pas, mais ça n'empêche pas la déception et l'anxiété de déferler pendant le reste du trajet. Et même lorsqu'ils arrivent enfin, alors que Lyes gare la voiture sur le parking désert près de la falaise, alors que la mer s'offre à eux, tranquille étendue réchauffée par

la lueur orangée du soleil, Kathia peine à tenir l'inquiétude à distance.

Pierre et Julien, à l'arrière, sortent en premier du véhicule sans rien dire. Lyes, lui, prend tout son temps pour couper le contact et récupérer la clef, enfermé dans son silence. La lumière du soir tombant jette des ombres rouges sous ses yeux fatigués ; son chagrin se lit dans ses sourcils froncés, les lèvres serrées dans une moue boudeuse, les ongles qu'il n'arrête pas de ronger. Mais avant que Kathia ouvre la bouche afin de rompre la tension qui règne, il sort de son mutisme :

— Ça va, ne t'inquiète pas.

Sa voix un peu cassée est claire, égale. Il sourit, presque, quand il se redresse, ce qui surprend Kathia.

— Je pensais que tu le prendrais plus mal que ça, répond-elle.

— On s'y attendait depuis des jours.

— Quand même.

Elle triture la sangle de son sac, hésitant à sourire à son tour, ou à éclater en sanglots. Le monde semble s'acharner sur eux depuis des semaines maintenant, alors qu'ils n'espéraient qu'une seule chose : aller au bout de leur voyage.

— Allez, viens, ajoute Lyes. Julien et Pierre ne nous ont pas attendus.

À travers le pare-brise crasseux, il désigne les deux silhouettes qui s'éloignent sur la place, auréolées de la fumée de la cigarette de Pierre. Kathia s'esclaffe.

— Tu as remarqué, j'espère, fait-elle d'un air entendu.

— C'est difficile de faire autrement.

Il n'y a rien de plus doux que de voir deux amis se rapprocher, découvrir avant eux les sentiments qui éclosent et grandissent. Kathia se sent la spectatrice privilégiée d'un début

d'histoire, comme la lectrice d'un livre qui semble n'attendre qu'elle au beau milieu d'une bibliothèque. Elle se demande lequel des deux protagonistes se rendra compte en premier de ce qui se trame. Elle parie sur Pierre.

Les retardataires quittent la voiture, que Lyes verrouille avec soin, puis ils s'engagent sur le chemin qui conduit à la plage, bras dessus bras dessous.

Les falaises d'Étretat leur apparaissent, majestueuses, baignées de lumière, alors qu'ils avancent tous les quatre sur la bande de sable déserte. Ils sont comme seuls au monde, des naufragés recrachés par la route faisant escale sur un îlot de silence, une oasis balayée par un vent frais chargé de sel. Tout est calme, l'étendue d'eau est lisse tel un miroir, reflétant les nuances d'orange, de rose, d'indigo du ciel à mesure que le soleil descend vers l'horizon.

Ce soleil qui s'éteint. Un tout petit moins de lumière, comme si les éléments s'étaient accordés au chagrin de ces quatre jeunes gens qui n'ont pas encore vingt ans, à peine des adultes prêts à tout quitter pour réaliser le caprice de l'un des leurs. C'est un voyage qui tombe mal, sans doute, qui a lieu au plus mauvais moment, alors que l'étoile la plus proche de la Terre semble briller moins fort. Le phénomène est survenu l'année précédente, après une éclipse partielle : moins de luminosité, moins de chaleur... Les relevés de milliers d'instruments autour du monde sont formels, mais il est impossible d'expliquer pourquoi cela se produit. L'activité du soleil demeure habituelle, ce que confirment les satellites... mais la lumière apparaît plus ténue. Et il ne s'agit pas du seul événement étrange de ces derniers mois.

L'on a rapporté des phénomènes anormaux. Et beaucoup d'agitation. Un changement, bien que l'on ne sache pas quoi. À

travers le monde, les populations ont perdu leur calme, devenues plus anxieuses, plus nerveuses. Plus crédules aussi, prêtes à croire n'importe quoi. L'on a assisté à beaucoup d'hostilité. Des agressions en plus grand nombre, des attentats. Susceptibilité et défiance sont le lot quotidien de chacun désormais, et rien ne semble capable d'apaiser la situation, pas même la certitude que le soleil brûle moins fort, pas même cette étrange maladie qui n'existait jusqu'ici qu'à l'état de rumeur.

Kathia sent sa gorge se serrer quand elle y songe, elle évite d'y penser depuis qu'ils sont partis il y a une semaine. Cela rend la réalité trop réelle.

Alors, au lieu de se triturer l'esprit, elle serre plus fort le bras de Lyes, et écoute les vagues aller et venir. Elle s'enivre de la couleur du ciel, de la texture de la roche sur ce mur sorti de nulle part, cette forteresse qui affronte la mer sans peur, la sensation du sable sous ses chaussures. Pierre et Julien se trouvent devant eux, ils marchent en silence eux aussi, trop prêts l'un de l'autre mais pas assez pour que Kathia puisse se faire une idée de la situation. Ils ne se sont pas déclarés, devine-t-elle. Ils ne sont vraiment pas pressés.

Ils avancent, tous les quatre, l'admiration brillant dans leurs yeux d'enfant face à ce paysage sorti d'un songe, et le poids d'un monde qui ne s'est pas encore tout à fait écroulé sur leurs épaules.

Étretat était le choix de Lyes, un endroit qu'il rêvait de voir, l'une des étapes de leur voyage ensemble. Un road-trip en hommage à leur ami Lucas. Au départ, ils devaient partir à six ; un drame plus tard, les voilà à quatre, parce que Kim, la petite-amie de Lucas, n'a pas souhaité se joindre à eux. « J'ai trop mal », confessait-elle. Elle s'est éloignée car leur présence à

eux, leurs voix et les rares rires qu'ils sont encore capables de faire naître lui rappellent ce qu'ils avaient autrefois, et ce qu'ils ont perdu.

Ce voyage était une idée de Lucas. L'un de ces rêves farfelus dont il avait le secret et qu'il réalisait toujours. Chacun a droit à son étape, quelque part en France : un lieu inconnu à explorer ou un endroit chargé de souvenirs à montrer aux autres, et la route entre chaque point. Partis d'Orléans, ils ont d'abord fait cap à Marseille afin d'admirer les calanques, selon le vœu de Kim. Lyes tenait à voir où la jeune fille passait ses vacances quand elle était enfant, où elle a emmené son petit-ami l'année précédente. Même si Kim n'a pas voulu venir avec eux, Lyes trouvait important d'inclure cette étape dans leur voyage.

Ensuite, ils sont allés visiter les volcans d'Auvergne, d'où est originaire Pierre, le dernier arrivé dans leur bande. L'incroyable étendue verte a ébloui Kathia jusqu'à l'ivresse, elle qui aime tant les grands espaces ; elle y a reconnu le calme et la tempérance qui se cachent sous des couches et des couches de tempêtes, de colères et de révoltes dans l'esprit de Pierre, ce gamin perdu qui a tant souffert. À un moment, ils ont échangé un regard, et il a souri comme il le fait tout le temps, le soleil étouffé illuminant l'or de ses yeux. Là, Kathia a eu la sensation qu'il avait compris qu'elle avait compris. Qu'il savait qu'elle avait percé son secret à jour, ce calme enfoui sous terre comme un trésor trop brillant pour lui.

Puis est venu le tour de l'étape de Julien, qui voulait montrer le Fort Boyard à ses amis, en Charente-Maritime. Sur la plage de Fouras, il a raconté ses souvenirs d'enfance avec Lucas qu'il connaissait depuis la maternelle. D'entre tous, c'est

lui qui éprouve le plus de difficulté à s'en remettre, bien qu'ils aient tous des raisons de souffrir de la mort de leur pote.

— On regardait *Fort Boyard* à la télé, a-t-il dit en essayant de cacher les sanglots dans sa voix. Il ne me croyait pas quand je disais que le fort n'était pas qu'un décor d'émission, qu'on pouvait le voir en vrai sur une plage.

Le soleil à la lumière déjà éteinte se couchait peu à peu, les enveloppant dans une pénombre teintée d'amertume. Kathia, qui adore faire des câlins à tout le monde, n'a pas pu s'empêcher de le prendre dans ses bras tandis que Julien pleurait sans retenue. Ce faisant, elle a remarqué combien ses amis n'en pouvaient plus de ressasser ces souvenirs, et qu'il était temps d'arriver au bout du voyage.

Mais le terminus surviendra plus vite que prévu. La fin du voyage, la fin du rêve, annoncée par la voix familière d'un animateur radio dans les enceintes de la voiture, alors qu'ils se mettaient en route ce matin.

La quarantaine sera décrétée dans tout le pays à partir de ce soir à 22 h. Elle est assortie de consignes strictes de confinement et d'un couvre-feu. L'armée va être déployée pour faire respecter ces consignes. Un état d'urgence sera déclaré dans les prochains jours.

Ils s'en doutaient, mais cela ne les a pas empêchés de partir. Il y a une semaine, l'on pensait encore que le foyer de l'épidémie se concentrait dans la capitale et, de toute façon, personne ne prenait vraiment cette maladie au sérieux. Du moins, personne n'imaginait que ce serait aussi grave. Voilà pourquoi ils n'ont pas voulu reporter leur voyage. Ils se sont mis en route juste avant le début de la quarantaine à Paris, sans la bénédiction de leurs parents ; il n'y avait guère que le frère de Lyes pour les couvrir.

Je ne peux pas vous garantir que ça se passera bien. Tout ce que je peux faire, c'est vous prévenir si j'ai du nouveau.

Il les a appelés, la veille : la situation s'aggrave à Paris mais aussi dans d'autres villes, comme Lille ou Lyon. La Bretagne semble épargnée ; peut-être que la Normandie en réchappera, ce qui leur permettrait de mettre les voiles.

Mais ils n'en auront pas le temps. Le gouvernement a décidé de confiner l'intégralité du pays.

Sans se concerter, ils s'arrêtent au beau milieu de la plage et prennent place dans le sable. Kathia remarque que ni Julien ni Pierre n'osent dire quoi que ce soit, que Lyes semble s'être muré dans un silence hérissé d'épines. Dans ces moments-là, c'est difficile de lui parler.

Kathia n'a jamais eu peur de s'y risquer ; elle sait depuis longtemps comment se frayer un chemin à travers ces ronces. Elle observe la mer quelques secondes – ces couleurs si inhabituelles dans les nuages, comme si la lumière étouffée du soleil avait changé la palette du peintre... –, puis sourit. Le vent dérange ses cheveux sombres attachés avec un élastique trop lâche qui laisse s'échapper des mèches folles.

– Et si on continuait quand même ? lance-t-elle sur un ton de défi qui ne lui ressemble pas.

Cela produit son petit effet : Julien lève les yeux au ciel, Pierre s'esclaffe en recrachant la fumée de sa cigarette, et même Lyes se tourne vers elle, perdant son air sérieux et tourmenté, un sourcil haussé. Kathia a toujours été la bonne élève, celle qui obéit et qui refuse tout net d'enfreindre les règles, la bêcheuse capable de dénoncer un camarade de classe si cela peut éviter une punition collective.

– Elle est devenue folle, commente Julien.

— Il était temps, le contredit Pierre.

— En même temps, tu as une mauvaise influence sur elle depuis le début. C'était à prévoir.

La jeune fille sourit en coin. Encore une fois, ces deux-là parlent d'une même voix, même pour dire le contraire, et ils ne s'en rendent pas compte. Ils se ressemblent un peu, en plus, comme s'ils avaient été conçus sur un seul modèle et reproduits par des dessinateurs différents. Les mêmes cheveux châains, le visage fin... Julien paraît plus jeune, plus innocent, plus sage avec ses cheveux parfaitement coupés ; Pierre, lui, apparaît parfois comme sa version diabolique, plus cynique mais aussi plus ouvert. Kathia sait combien ils sont opposés tous les deux, et combien ils sont semblables.

Alors qu'ils se chamaillent, Lyes sourit sans les regarder, jouant avec le sable qu'il laisse s'écouler d'une main à l'autre.

— Tu continuerais, toi ? demande-t-il. Avec l'armée qui va écumer les routes et ramener les inconscients chez eux par la peau du cul ?

— Peut-être. Pas toi ?

Le sourire de Lyes s'efface. Il cesse son manège, puis soupire.

— On ne risque pas seulement de se faire arrêter si on poursuit, marmonne-t-il. Nous pourrions tomber malades. Et ça, ça me fait bien plus flipper que rentrer à la maison entre deux flics.

— Ouais, moi aussi.

Le silence s'étend de nouveau entre eux. Même Pierre ne sourit plus, alors qu'il sourit toujours pour un rien, le beau gosse ombrageux. Au loin, sur la mer, le soleil s'est éteint pour de bon, hors de portée des regards, brillant à demi au bénéfice

de quelqu'un d'autre. La nuit va bientôt s'emparer du paysage et de leur liberté.

— Je suppose que si on rentre maintenant et que les militaires nous rattrapent, nous n'aurons pas de problèmes, hasarde Julien. Il faut bien qu'on retourne chez nous.

— J'imagine, répond Kathia. Peut-être que je devrais appeler mes parents...

Elle sort son téléphone de son sac mais le garde dans sa main sans même y jeter un regard. En fait, elle n'a pas envie de rentrer. Elle aimait ça, voyager, arpenter les routes un peu au hasard, se laisser porter... Cela ne lui était jamais arrivé de se trimballer ainsi avec des amis.

— Il ne restait plus que deux étapes, déplore Lyes. La tienne, Kathia, et celle de Lucas.

— On ira à Landrez une autre fois. Et pour Lucas... C'est pareil.

L'étape de Kathia se trouve en Bretagne, un village sur la côte, voisin de celui où elle passait ses vacances quand elle était gamine. Il y a là-bas un magnifique domaine avec un manoir et un phare abandonnés, une toute petite plage, et tellement de légendes qu'il leur faudrait une semaine pour toutes les connaître.

L'étape de Lucas se situe plus loin, à Brest, dans la maison dont son père a hérité, une demeure ancienne qui a vu la naissance et la mort de quatre générations de marins. Les disparus de la famille sont enterrés là-bas, ou honorés lorsqu'il n'y avait pas de corps à mettre dans le cercueil, quand la mer les a pris sans partage. C'est un endroit magnifique, avec des rochers coupants et meurtriers crevant les vagues, des phares au large – des enfers, qu'on appelle ça –, des bâtisses au toit d'ardoises. Ils y ont tous passé des vacances, deux ans

auparavant. Tous les six, lorsque la bande était encore au complet, et pas endeuillée comme maintenant.

La fin du voyage, donc. Une épreuve, une ordalie avortée par la quarantaine. Poursuivre alors qu'ils pourraient tomber malades serait irresponsable.

— Même ça, je n'ai pas réussi à le faire... murmure Lyes.

Encore une fois, sa voix est claire, sans accroc ni sanglot. Assis en tailleur dans le sable, le dos courbé, il regarde la mer comme pour la mettre au défi de le contredire. Kathia sait combien il s'en veut. Elle sait aussi combien c'est inutile. Pas parce que ça ne ramène pas les morts, mais parce que ça ne permet pas de remonter le temps.

Lyes tenait à ce voyage car le terminus à Brest était un rendez-vous pris avec leur ami pour ses vingt ans, pour un second été ensemble à faire la fête, affronter les tempêtes de la Manche, rêver leur vie et compter les étoiles. Un rendez-vous qui devait avoir lieu dans trois jours, annulé par une maladie mystérieuse et mortelle qui ne laisse de chance à personne.

Ils savent ce qu'espérait Lyes. Kim aussi le savait, et peut-être est-ce pour cela qu'elle n'a pas souhaité les accompagner. La menace du Somm qui plane sur leur tête, le chagrin trop fort, la douleur trop vive, oui... mais aussi la crainte que Lyes se trompe. Ou alors qu'il ait raison.

— S'il doit revenir, il reviendra, déclare Kathia. Peu importe l'endroit. C'est toi qui l'as dit.

Sa voix tremble un peu. Elle a peur que Lyes lui reproche ces mots maladroits, mais il ne réagit pas. Il y a toujours le silence buté, et les épines, et la mer dans laquelle il aimerait parfois se jeter pour ne pas remonter.

— Je sais, répond-il.

Et c'est tout.

Ils voulaient participer au voyage parce qu'il y avait au bout la promesse faite par Lucas. Un rendez-vous pour son anniversaire. Une bravade, quelque chose que l'on dit pour rire, pour se mesurer au destin.

Si je meurs, vous me retrouverez là-bas. Dans le jardin, près des hortensias.

Après tout, Lucas avait vu, comme Kathia, comme Pierre, comme Julien, comme Kim, ce que Lyes était capable de faire. Le prof de maths en première, la crise cardiaque, et son esprit tourmenté qui erre dans les couloirs du lycée... Ce jour-là, Lyes leur a révélé son plus grand secret, le don qu'il porte en lui, celui de rendre la paix aux morts coincés entre deux mondes. Et Lucas le savait.

Son fantôme se trouve peut-être là-bas, désormais, dans ce jardin à Brest. Si Lyes culpabilise autant, si Julien pleure toujours quand il croit que personne ne l'entend, c'est sans doute parce qu'il n'est pas parti. Les morts ont cet effet-là sur les vivants : par leur présence, ils empêchent le deuil. Il faut les faire passer, alors, ce qu'ils avaient prévu, ensemble, d'accomplir une fois arrivés à destination. Un rendez-vous le jour de son anniversaire. Un cadeau, mais cette fois offert aux invités. Une dernière discussion avec Lucas. Lyes devait servir d'interprète.

Il y tenait tant qu'il a tout quitté pour partir : il a acheté une voiture avec ses économies et s'est mis ses parents à dos. Ils y tenaient tous. Et le rendez-vous n'aura pas lieu.

2. DOUAI, NORD

Musique :

Birds – Imagine Dragons

La voix masculine dans le haut-parleur fait sursauter Déborah. La jeune femme aux longs cheveux d'un roux flamboyant s'immobilise au milieu d'une allée.

– Mesdames et messieurs, votre attention s'il vous plaît. Le gouvernement venant d'annoncer un couvre-feu pour 22 h, nous vous demandons de bien vouloir quitter les lieux dans le calme et de rentrer chez vous. Les libraires sont priés de laisser leurs livres et leur matériel, à l'exception de leur caisse et des objets de valeur. N'oubliez pas vos effets personnels. Les auteurs voyageant en train sont invités à se rapprocher de leur éditeur ou des bénévoles afin d'organiser leur retour à la gare. En cas de questions, nous nous tenons à votre disposition à l'accueil.

Le micro est à peine coupé que les visiteurs, figés sur place, se remettent en mouvement afin de gagner la sortie. Les chaises raclent sur le sol, les gens commentent l'annonce. Heureusement, il n'y avait plus grand-monde dans les allées vu l'heure tardive ; une douce torpeur s'était emparée du gymnase, un peu comme la fin d'une fête, paisible et joyeuse.

La jeune femme soupire et regarde autour d'elle. La salle se vide peu à peu dans le calme, si bien qu'il ne reste plus que les bénévoles, comme elle, les éditeurs et les auteurs. Déborah a intégré cette année l'organisation de ce petit festival du livre

qui existe depuis dix ans maintenant ; elle y déambulait déjà en tant que visiteuse lors de la toute première édition quand elle était étudiante. L'événement est bon enfant, avec une vingtaine d'auteurs invités et des centaines de titres en tout genre, une ambiance joviale qu'elle apprécie particulièrement. Jamais elle n'aurait imaginé que cela se termine dans une telle précipitation.

— Ah, Deb, je te cherchais !

Sabrina, la présidente de leur association, la rejoint en vitesse, l'air préoccupé. C'est une petite femme d'une soixantaine d'années aux cheveux gris, une dame énergique qui se démène comme elle le peut pour faire vivre le festival. Elle était autrefois la directrice de l'école primaire dans laquelle Déborah enseigne aujourd'hui.

— Tu sais ce qui se passe ? lui demande la jeune femme.

— Pas du tout. Ils clament l'instauration d'un couvre-feu à la télé, à la radio et sur Internet, mais je n'ai pas compris pourquoi. J'espère qu'on n'est pas en guerre.

Le ton se veut léger, mais Déborah sent bien que Sabrina est soucieuse. Elle observe ses troupes les sourcils froncés, s'assurant que chacun obéisse aux ordres donnés.

— Tout le monde n'aura pas le temps de rentrer avant 22 h, déplore Déborah. Comment ils espèrent que ce sera bien le cas ? Les auteurs viennent de partout en France...

— Les militaires devraient se montrer indulgents, je suppose. On ne peut pas faire de miracles.

— Attends... Les militaires ? C'est quoi ce délire ?

— Ils envoient l'armée pour que les gens restent confinés chez eux. Je n'en sais pas plus.

Sabrina garde les yeux dans le vague le temps d'une seconde ou deux, puis elle secoue la tête comme pour reprendre ses esprits. Elle ajoute ensuite :

— On aura sans doute plus d'informations plus tard. Ah, voilà Cédric.

Elle interpelle le vieil homme à la longue barbe blanche quand il passe à portée, un autre bénévole du festival. C'est lui qui a fait l'annonce au micro.

— Tout le monde a de quoi rentrer, indique-t-il. Sauf Samuel, il faut le conduire à Lille.

Déborah saute sur l'occasion :

— Je m'en charge. Quelqu'un d'autre à ramener ?

— Je ne crois pas. Au pire, je t'appelle.

Cédric consulte sa montre, puis ajoute :

— Il est 18 h. Ça te laisse le temps de faire l'aller-retour. Ne traîne pas trop en chemin.

Déborah acquiesce, puis elle les quitte pour récupérer sa veste et son sac dans le vestiaire dédié aux bénévoles. Ensuite, elle retourne dans le gymnase à présent vide ; il ne reste plus qu'une dizaine de personnes, dont Samuel Hugo, l'un des écrivains invités.

La jeune femme n'a pas eu l'occasion de discuter avec l'auteur vedette du festival, par manque de temps principalement, et savait d'avance qu'elle le regretterait. Elle a tellement adoré ses livres qu'elle les a tous emportés afin qu'il les signe. Au final, les ouvrages demeurent cachés dans le coffre de la voiture parce que Déborah n'a pas osé demander d'autographes. Ça aussi, elle pensait le regretter.

Les écrivains l'impressionnent. Ils font partie des gens qu'elle juge importants, ceux qui se tiennent une marche au-dessus et avec lesquels on ne peut pas vraiment rivaliser. Elle

les idéalise depuis toujours et c'est pour cela qu'elle n'a jamais voulu tenter d'écrire quoi que ce soit malgré son amour des mots et des histoires. C'est pour cela aussi qu'elle est devenue bienveillante dans le cadre de ce petit festival : pour faire connaissance avec ces gens qu'elle admire. Et Samuel Hugo est de ceux-là.

Il patiente près du stand de son éditeur, prêt à partir, discutant avec Sabrina. Déborah se surprend à le trouver *normal*, bien loin de son image imprimée sur papier glacé : un quadra plutôt sûr de lui, plutôt bien fait de sa personne aussi. La jeune femme n'est pas vraiment insensible à son allure décontractée, et même son crâne parfaitement lisse ne lui déplaît pas alors que ce n'est pas son truc d'ordinaire. Il y a comme une aura autour de lui, quelque chose de froid et de mystérieux qu'elle ne s'explique pas.

Il fait cet effet à tout le monde, a soupiré Sabrina la veille. *Ce sont ses yeux, je crois*. Elle se comportait comme une adolescente face à son idole, ce qui a fait sourire Déborah. Pour autant, la vieille dame avait raison : Samuel possède des iris d'un bleu froid qui semblent transpercer tous ceux qu'il croise. Presque comme la lame d'un poignard.

Sur la table près d'eux, quelqu'un range des livres de l'auteur dans un carton : *Les Larmes d'Aquarius*, son premier roman, et *Le Sidhe*, le second paru il y a un mois, un plus grand succès encore. Mais aucune trace de *Midnight City* et de sa suite, *Night Travelers*. Ceux-là demeureront introuvables parce qu'il n'a pas voulu les confier à sa maison d'édition. Déborah détient uniquement le premier volume, ce qui la désespère un peu.

Elle retire ses lunettes rondes pour les nettoyer, puis les remet en place. Souvent, on lui dit qu'elle ne devrait pas les

porter, que cela brise l'harmonie de son visage aux traits fins comme ceux d'une poupée, mais elle s'y refuse toujours. Elle n'aime pas qu'on la remarque, et surtout pas pour ce charme qu'on lui prête – et dont elle a parfaitement conscience, ce qui est pire à ses yeux. Sa meilleure amie lui dit parfois qu'elle devrait en abuser sans vergogne, car le monde est ainsi fait, avide de beauté. Et à chaque fois, Déborah sourit, et secoue la tête, et change de sujet. Difficile d'accepter que son apparence et ses cheveux roux puissent se révéler un atout aujourd'hui alors qu'il s'agissait d'une malédiction quand elle était enfant.

Déborah jette un œil sur son portable. 18 h 20, il est temps de décoller. Après une hésitation, elle rejoint Samuel et Sabrina. Son cœur batte un peu plus vite.

– Voici Déborah, énonce la présidence. Elle va vous conduire à Lille.

La poignée de main qu'ils échangent est chaleureuse, et Déborah a l'étrange sensation que Samuel cherche à voir à travers elle avec ses yeux si clairs. Elle s'empare de ses clefs de voiture pour se trouver une contenance, puis demande à Sabrina :

– On sait si l'annonce du couvre-feu a une incidence sur le trafic ? Et sur les trains ?

– Aucune idée. Il faudra aviser sur place. Si jamais votre train est annulé, Samuel, quelqu'un vous logera ce soir. Je suis désolée que votre venue se termine de cette manière.

– Vous n'y êtes pour rien. J'ai beaucoup aimé votre festival, c'était très sympa.

– Merci à vous. À une prochaine fois, j'espère !

Sabrina les laisse sur ces mots et, après une demi-seconde de flottement, Déborah dit :

– Ma voiture est garée devant le gymnase. On y va ?

— Je vous suis.

Ils gagnent le parking plongé dans la pénombre rougeoyante du soir tombant, où ne demeure qu'une dizaine de véhicules. Les lampadaires, d'ordinaire allumés, sont pour le moment éteints.

— C'est bizarre, il y a de la lumière d'habitude, commente Déborah en déverrouillant sa vieille Clio blanche.

Une drôle de sensation la traverse comme une vague, quelque chose qu'elle n'identifie pas dans un premier temps. Le parfum dans l'air, mêlant le feu de cheminée et la terre humide, s'imprime en elle comme pour la prévenir.

Ne pars pas.

Déborah ignore le message, qu'elle juge irrationnel. Puis elle invite Samuel à mettre son sac dans le coffre et à prendre place sur le siège passager, heureuse d'avoir pris le temps de faire un peu de ménage dans son carrosse. Comme elle savait qu'elle jouerait les taxis pendant le week-end, ça lui semblait une bonne idée.

— Ça vous ennuie d'allumer la radio ? demande Samuel tout en bouclant sa ceinture de sécurité.

— J'allais vous poser la même question.

Déborah démarre, puis cherche une station qui diffuserait un journal d'information.

— ... *du couvre-feu annoncé à 22 h, fait une voix masculine dans les enceintes. La quarantaine nationale commence au même moment. Notre correspondant a eu confirmation que des véhicules militaires quittaient les casernes, au Mans, Metz, Chaumont...*

La vague revient, et cette fois Déborah l'identifie comme de l'anxiété. Elle a l'habitude, depuis que le soleil brille moins fort, de faire avec, mais elle se demande si elle parviendra à

gérer une autre catastrophe, un nouveau phénomène inexplicable. Elle ne dit rien, cependant. Pour l'heure, il faut quitter Douai et conduire son passager à bon port.

Mais l'étrangeté semble les suivre à la trace. Le centre de la commune est désert, leur voiture est la seule à circuler.

— C'est flippant, dit Déborah pour rompre le silence. C'est venu d'un coup...

Elle ne s'attend pas à ce que Samuel réponde ; ce dernier est perdu dans ses pensées, la tête tournée vers la fenêtre, fixant la pénombre dehors sans la voir.

— C'était à prévoir, pourtant, fait-il en se redressant.

— Vraiment ? Je ne sais même pas pourquoi on a instauré cette quarantaine...

— Parce qu'ils ont pris l'épidémie de Somm au sérieux.

La jeune femme profite du feu rouge pour regarder Samuel, qui paraît tout à fait sérieux. Sa gêne s'est envolée.

Elle n'avait entendu que des rumeurs... Ce n'était qu'une légende urbaine, amplifiée et exagérée par ses élèves. Presque un jeu.

— Le Somm existe vraiment ? murmure-t-elle. Je croyais que le confinement à Paris était mis en place à cause d'une suspicion de SRAS...

— Il semblerait que non.

Le feu passe au vert, mais Déborah ne le remarque pas. De toute façon, il n'y a personne dans le centre-ville, ça ne changera pas grand-chose de rester là.

La rumeur d'une maladie du sommeil s'était répandue ces dernières semaines, mais personne ne prenait cela au sérieux. En janvier, plusieurs personnes se seraient endormies, comme ça, et ne se seraient jamais réveillées... Il y aurait eu plusieurs morts, puis plus rien. La plupart des gens ont

considéré qu'il s'agissait d'une *fake new* créée de toute pièce par un youtubeur en mal de célébrité jusqu'à ce que plus personne ne parle de cette histoire.

D'autres rumeurs ont suivi, dont une qui a secoué le monde entier, une découverte à la fois terrifiante et fascinante qui aurait pu tout changer si elle s'était avérée véridique. La preuve de l'existence des esprits... Cela a bouleversé la communauté internationale. L'économie à l'arrêt, plus personne au travail... Trois jours de folie et d'agitation, jusqu'à ce que l'on se rende compte qu'en fait, tout n'était qu'une supercherie, une de plus dans une liste longue comme le bras débutée il y a des mois.

Les gens sont sur les nerfs, et prêts à se défendre contre des dangers invisibles. Le nombre d'agressions augmente partout. Deux attentats ont eu lieu en début d'année, l'un en Allemagne et l'autre en Espagne, avec au total quatre cent cinquante-quatre morts ; craignant la menace terroriste, la France a fermé ses frontières, imitée par les pays voisins.

Puis, il y a une semaine, le gouvernement a décidé de confiner Paris. Les habitants de la capitale étaient fortement incités à rester chez eux, à ne sortir qu'en cas de nécessité, à ne pas aller travailler. Les écoles ont fermé, tout comme la plupart des magasins. Suspicion de SRAS, on a dit. Une forme nouvelle et plus agressive. Mais les nouvelles ne circulent plus aussi bien depuis ce jour, comme si l'on faisait de la rétention d'informations.

Et maintenant, Déborah apprend qu'il s'agit finalement du Sommeil, que la rumeur disait vrai...

Elle redémarre après un soupir, cherchant à faire taire la petite voix inquiète qui parle de plus en plus fort à ses oreilles.

– Mes élèves en parlaient tout le temps, du Somme, poursuit-elle. Ils appelaient ça le Seum, ils en riaient mais avaient peur en même temps. J’ai été obligée de leur donner un cours sur les *fake news*.

– Vous êtes prof ?

– J’ai deux classes de CM2. Ils sont assez grands pour se rendre sur Internet et croire n’importe quoi. Vous saviez quoi, vous ?

Samuel s’agite comme si la question le mettait mal à l’aise, et Déborah remarque qu’il tient son téléphone à la main.

– Quelqu’un doit vous appeler ? ne peut-elle s’empêcher de l’interroger.

– J’ai envoyé plusieurs messages à une amie mais elle ne répond pas. J’ai l’impression que le réseau faiblit un peu.

Déborah doit refréner sa curiosité, repoussant son envie de lui en demander plus. À la place, elle se concentre sur la route : l’A1, qui conduit à Lille, semble déjà bien encombrée.

– C’est quoi tous ces gens ? marmonne la jeune femme. Il n’y a pas autant de monde, d’habitude.

– Ils veulent sans doute rentrer chez eux le plus vite possible.

– Oui, et vous, vous allez rater votre train.

Leur voiture s’insère dans la circulation sur l’autoroute, et Déborah songe qu’ils vont le regretter. Elle risque d’avoir des difficultés à faire demi-tour s’il faut retourner à Douai. Mais trop tard.

À la radio, l’animateur poursuit l’énoncé des annonces du gouvernement, en boucle : couvre-feu général à 22 h, quarantaine, confinement strict... Chacun doit rester chez soi et ne pas en sortir. En cas de symptômes – fatigue, vertiges,

confusion mentale –, la consigne est d'appeler les urgences, qui viendront avec des combinaisons et des masques. Le Somm serait extrêmement contagieux, plus que le SRAS encore, il suffirait d'un simple contact avec une personne infectée pour l'être à son tour.

Lorsque l'animateur reprend son laïus pour la quatrième fois, Déborah coupe la radio.

– Désolée, mais il commençait à me mettre sur les nerfs, s'excuse-t-elle.

– Moi aussi.

Comme Samuel sourit, elle s'esclaffe, trop consciente de l'étrangeté de la situation.

– Si on m'avait dit que je me retrouverais dans ma voiture avec l'un de mes auteurs préférés alors que le pays se calfeutre afin d'éviter une épidémie... dit-elle. Ne faites pas attention aux bêtises que je raconte.

– Au moins je ne suis pas votre premier auteur préféré, c'est déjà ça.

Désarçonnée, Déborah doit batailler pour trouver quoi répondre. Elle pensait qu'il la prendrait pour une demeurée, mais ça n'a pas l'air d'être le cas. Au contraire.

– Ça changerait de d'habitude, ajoute-t-il en souriant de plus belle. Et ce n'est pas plus mal.

– Vous n'aimez pas les fans *hardcore* qui vous suivent partout, en fait.

– Exactement.

La jeune femme l'avait lu dans une interview. Samuel Hugo, en dépit de son succès fulgurant et de son talent, préfère l'anonymat et la tranquillité aux feux de la rampe. C'est d'ailleurs pour cela qu'il a mis autant de temps à publier son second roman, et qu'il a rencontré quelques soucis de santé au

passage. Quelque chose que Déborah ne comprend que trop bien.

— Je vais vous avouer un truc, reprend-elle. Il y a toute votre œuvre dans le coffre. Je n'ai pas osé vous demander une dédicace.

Cette fois, Samuel éclate de rire.

— D'habitude, les bénévoles n'ont pas cette retenue, répond-il. Si on a le temps, je vous les signera.

— C'est gentil, mais vous n'êtes pas obligé. La rencontre me suffit. Même si la situation est sacrément bizarre.

— Je ne vous le fais pas dire.

L'atmosphère dans l'habitacle se détend un peu. Enfin, songe Déborah. Elle a du mal à nouer la conversation avec les gens, elle se sent mal à l'aise avec eux. Et il semblerait que ce soit le cas de son passager, qui regarde dehors avec l'air de compter les voitures. Quelque chose le préoccupe, et pas seulement le fait qu'ils sont tous les deux coincés sur l'autoroute au milieu d'une file de bagnoles à l'arrêt.

— Ça n'avance pas... râle Déborah. À quelle heure part votre train ?

Samuel jette un œil sur son téléphone, puis soupire.

— 19 h 30, mais ils viennent de l'annuler, déplore-t-il. Et il n'y en a pas d'autres aujourd'hui. Inutile de se presser.

— Mince.

— Vous n'y êtes pour rien.

Déborah se mord la lèvre. Au moment où la circulation reprend – mais à peine –, elle ajoute :

— Il y a du réseau ?

— Oui, mais ça rame beaucoup.

— Vous pouvez prendre mon téléphone dans mon sac ?

Samuel s'exécute, attrapant la besace posée à l'arrière et sortant l'appareil qu'il lui tend. La jeune femme constate qu'elle a reçu un message une demi-heure plus tôt, juste après l'annonce de la quarantaine.

— Ah, Maman... soupire Déborah.

— Un problème ?

— Elle m'invite à dîner à la maison pile ce soir, comme par hasard. Sans doute parce qu'une fois le couvre-feu décrété, je ne pourrais plus rentrer chez moi.

— Un sacré bon plan. Les mamans savent y faire.

Un sourire un peu triste s'affiche sur le visage de l'écrivain, qui semble sur le point d'ajouter quelque chose avant de changer d'avis. Au même moment, la file de voitures s'immobilise de nouveau. Déborah en profite pour répondre au texto, reportant le rendez-vous, puis elle abandonne le téléphone dans le vide-poche.

— Vous avez eu des nouvelles de votre amie ? demande-t-elle ensuite.

— Non, je ne suis même pas sûr que mes messages soient bien partis. Je vais essayer sur Messenger.

Qui est cette amie ? La jeune femme dont les médias parlaient à une époque, quand les journalistes s'amusaient à fouiller sans vergogne dans la vie de Samuel ? Il se racontait qu'en réalité, il n'était pas le seul à écrire ses romans, qu'ils étaient deux et que son talent était usurpé. Déborah ne parvient plus à se souvenir du prénom de cette femme.

Arrête, se morigène-t-elle. Ça ne sert à rien de jouer les bonnes copines alors qu'il va rentrer chez lui et t'oublier.

Domage. Déborah aurait aimé pouvoir garder un contact avec lui, pour parler de livres, d'histoires, de création.

Le forum dont il faisait partie a fermé ses portes et Samuel ne discute plus avec ses fans sur les réseaux sociaux comme il le faisait auparavant. Elle va devoir se faire une raison, et accepter de n'être qu'une bénévole de plus croisée dans un salon.

Dehors, la nuit s'abat sur le paysage, plongeant les abords de la voie dans l'obscurité. Devant eux s'étend une longue colonne de voitures, succession de phares rouges jusqu'à l'horizon. Il y en a autant derrière eux. Déborah jauge l'autoroute mais elle doit se rendre à l'évidence : les voilà bloqués pour de bon. Et la prochaine possibilité de faire demi-tour se trouve à deux kilomètres.

— J'aimerais bien savoir ce qui se passe, là... marmonne-t-elle. Pourquoi tout est à l'arrêt comme ça ?

— Il semblerait que des gens aient coupé la circulation à hauteur de Seclin.

Samuel lui tend son téléphone, sur lequel s'affiche une photo montrant la route plongée dans le noir et illuminée par des feux de pneus. En arrière-plan, des semi-remorques bloquent le trafic dans les deux sens.

— Lille serait devenu un nouveau foyer de l'épidémie, continue Samuel. Les habitants de Seclin ont refusé que les gens passent, ils craignent de tomber malades eux aussi. Ils posséderaient des armes. C'est du délire.

— Mais elle fait quoi, cette maladie, pour que tout le monde se retrouve ainsi sur les nerfs ? Pourquoi un couvre-feu ?

L'anxiété grandit encore, prête à se changer en angoisse. Et la réaction de Samuel, Déborah ne l'attendait pas. Sa question n'était que rhétorique, elle ne pensait pas qu'il puisse en savoir autant sur le sujet.

— Le Somm plonge les malades dans un profond sommeil, répond-il. Personne n'y a survécu jusqu'ici.

3. PARIS

Musique :

Lonely Soul – UNKLE & Richard Ashcroft

Le minuscule appartement plonge peu à peu dans le noir mais Selim est tellement absorbé par ses deux écrans d'ordinateur qu'il ne le remarque pas. Ses yeux commencent à piquer à cause de la lumière bleue ; sa main douloureuse est crispée sur la souris. Près du clavier, il y a trois téléphones portables branchés sur secteur afin d'économiser la batterie, dont deux qui bipent à intervalles réguliers, au rythme des textos qu'on lui envoie. Il n'a pas un regard pour eux.

Le studio tient plus de la chambre d'étudiant qu'autre chose : une seule pièce avec un tout petit lit défait et un énorme bureau – la preuve que l'occupant du lieu se consacre entièrement à son travail –, un coin cuisine réduit au strict minimum, une salle de bain plutôt grande où sont entassés ses vêtements et ses dix paires de baskets, et pas grand-chose de plus. Deux semaines plus tôt, le mur était encore envahi de photos, des clichés en noir et blanc montrant des détails de voiture, mais il a tout viré pour y punaiser des listes, des cartes de Paris et de France annotées, des Post-its avec des numéros de téléphone. Une véritable cellule de crise.

Selim a l'habitude de travailler dans de telles conditions. C'est dans son foutoir qu'il s'avère le plus efficace, et l'institut qui l'emploie, un laboratoire dont les travaux s'intéressent aux impacts du changement climatique sur la capitale, l'a bien

compris en acceptant qu'il bosse en télétravail la moitié du temps.

Aujourd'hui, le labo est fermé pour cause de quarantaine, Paris dans son entier est bouclée, ses habitants sommés de rester confinés afin d'éviter les contaminations au Somm et Selim n'est pas sorti de chez depuis une semaine. Ce qui ne l'ennuie pas. Au contraire, il peut désormais se consacrer corps et âme à sa tâche, une mission de la plus grande importance.

Enrayer l'épidémie. Rien que ça.

Il en oublie presque de manger, se nourrit exclusivement de barres énergétiques et de café, et ne dort que trois heures par nuit. Mais le jeu en vaut la chandelle : après trois jours de travail acharné, il est parvenu, avec l'aide de ses semblables, à localiser un nouveau foyer de Somm dans le 10^e arrondissement, à isoler les malades et à les empêcher de contaminer d'autres personnes. Son seul regret est qu'ils n'ont aucune chance de les guérir. Ces gens sont condamnés quoi qu'il arrive.

Le téléphone n° 1, un iPhone 7, sonne soudain ; la mélodie attribuée à Alpha s'élève dans le silence. Alpha est un sorcier clairvoyant de sa connaissance qui n'a pas peur de se rendre sur le terrain. À cinquante et un ans, il ne compte pas ses jours et ses nuits afin de retrouver les malades du Somm, et suit aveuglément les indications de Selim. Ce dernier prend la communication d'un effleurement du doigt sur le mobile.

— Du nouveau ? s'enquiert-il sans préambule.

Sa voix s'enraye de n'avoir parlé que par monosyllabes pendant deux jours. Celle d'Alpha, très grave, semble s'extirper du combiné comme un fantôme de sa tombe.

— Je pense avoir trouvé. Ils sont trois et vivent dans le même immeuble. L'un d'eux est encore conscient, je passe le voir en premier.

— Fais gaffe.

Alpha ne prend pas la peine de répliquer. D'ailleurs, Selim n'a fait que répondre par automatisme, il a tendance à économiser ses mots et sait parfaitement que son pote ne courra aucun risque.

Pendant qu'Alpha entre dans le bâtiment – l'on entend des bruits de pas sur du carrelage, le grincement d'une porte –, Selim poursuit son enquête sur Esoteric Net, là où les sorciers de France se partagent leurs bons plans et leurs découvertes. Depuis une semaine, le forum se consacre entièrement à débusquer les malades du Somm : chacun étudie les signes, demande aux esprits, cherche les énergies. Ceux qui ne peuvent pas aider s'adonnent à un épiluchage en règle du site et de leurs archives personnelles afin de trouver des phénomènes semblables au Somm. L'on a déjà mis plusieurs liens au jour, des précédents qui ressemblent à la maladie du sommeil mais sans que ça colle à 100 %. Ce qui désespère Selim.

Il ne montre rien, et refuse de se laisser aller. Il faut continuer. Chercher, creuser, déterrer. Sans se démonter, il tape le message destiné à plusieurs médiums de sa connaissance répartis un peu partout dans le pays, ses doigts survolant le clavier à toute vitesse.

SEL : Alpha a trouvé un lien avec la double vue des clairvoyants mais il n'en est pas certain. Il faut creuser par là : de quelle double vue il s'agit ? Esprits ? Non-morts ? Élémentaux ? Alpha est capable de les voir, je suis capable de suivre leurs traces. Peut-être que c'est dû à l'empreinte résiduelle qu'ils laissent derrière eux quand ils perdent

connaissance. Ceux qui n'ont pas encore sombré totalement possèdent cette empreinte eux aussi, mais elle est moins forte, moins visible. Un max de clairvoyants doit se mettre sur le sujet, ainsi que les médiums.

Il poste ensuite son message, après lequel plusieurs réponses s'affichent dans les minutes qui suivent.

Verne : *Je suis dessus. J'ai un tuyau avec un ami d'ami, je vous tiens au jus.*

Is : *Est-ce que ça vaut le coup de chercher dans les archives de Saint Amand ? J'ai rendu ses carnets à leurs propriétaires mais je peux demander. Dites-moi.*

Silence : *J'y travaille.*

Selim lit cette dernière réponse avec satisfaction. Il n'avait pas beaucoup de nouvelles de Silence, l'un des membres les plus mystérieux du forum, l'un des seuls à vouloir conserver son anonymat. Ce type – ou cette femme ? – a beaucoup de contacts et de ressources, cela n'étonnerait personne qu'il trouve la solution un jour ou l'autre.

Au même moment, la voix d'Alpha résonne dans le téléphone :

– Je suis devant la porte de l'un des malades. En effet, il y a bien des traces. Bien joué, Selim.

Ce dernier, qui allait répondre à la discussion sur le forum, suspend son geste à l'écoute des mots d'Alpha. Ce qu'il apprend le soulage sans commune mesure.

– Tu vois quoi ? lui demande-t-il d'une voix un rien tremblante.

– Des traces de main sur les murs, la porte, la rampe de l'escalier... Ça brille comme les *gessi* ou des sortilèges posés par quelqu'un. Le mix parfait entre des cultures de virus et de magie.

— Évite de les toucher.

— Oh, tu crois ?

Selim esquisse un sourire en entendant le ton ironique d'Alpha. Évidemment que le clairvoyant n'allait pas toucher ces traces, il faudrait être fou ou inconscient pour risquer de tomber malade à son tour.

— OK, j'entre, reprend le sorcier au bout du fil.

Selim écoute la respiration concentrée d'Alpha le temps d'une seconde ou deux, puis il retourne à la rédaction de son message. Il n'est pas du genre à admirer qui que ce soit mais il faut bien admettre que ce mec inspire le respect à vouloir se jeter dans la gueule du loup de cette manière.

SEL : @Verne : Ton pote est médium ? @Is : Ça peut valoir le coup. Par contre faudra faire une copie numérique des mémoires de Saint Amand au plus vite. @Silence : Tu es où en ce moment ? T'es pas à Paris ?

Il n'est pas sûr que Silence lui réponde, car ce dernier prendrait sans doute la question pour une tentative de percer son identité à jour. Ce qui n'est absolument pas le cas : Selim se fiche bien de savoir qui il est vraiment.

Une fois le message posté, il reporte son attention sur son second écran, où s'affiche Google Maps. Les rues de Paris, familières, s'étendent sous ses yeux. Dommage qu'il ne puisse pas discerner les traces de ces gens sur la page... Cela leur rendrait la vie plus facile. Non, malheureusement pour lui, si Selim est capable de distinguer les empreintes que les morts laissent dans leur sillage, il ne peut les déceler que sur les objets, dans les maisons ou sur les êtres vivants. Il n'a jamais pu voir les esprits de ses propres yeux, au contraire de ses frères, mais ces empreintes lui ont quand même permis de

démêler plusieurs affaires et de faire passer des âmes tourmentées.

Cela lui a aussi permis de localiser la trace de personnes contaminées par le Somm, ce qu'il n'explique pas encore. En conjuguant leurs efforts, les sorciers de Paris sont parvenus à trouver trois victimes endormies à leur domicile depuis plusieurs jours, et ont prévenu les secours en les sommant de prendre toutes les précautions possibles. Pas évident, comme manœuvre : le moindre contact avec un malade est terriblement contagieux. Les médecins ignorent encore comment ce mal se transmet ; ils n'ont pas non plus réussi à déterminer s'il s'agit réellement d'un virus. L'on a peut-être affaire à la fusion entre un virus et une magie, ce qui rend la découverte d'un traitement ou d'un vaccin sacrément compliquée. Les sorciers ne se sont pas mis d'accord pour savoir s'ils devaient révéler leur existence au monde entier.

En attendant, ils se consacrent depuis des semaines à retrouver les malades et à endiguer le Somm, ce qui serait plus facile sans le confinement imposé à Paris. Selim n'est plus en mesure de sortir et de chercher les traces lui-même ; il est obligé de compter sur quelques-uns de ses collègues, comme Alpha, qui maîtrise l'art d'atténuer sa présence et de ne pas attirer l'attention sur lui.

— Je ne t'entends plus, l'interpelle-t-il.

— Je suis là. Je suis entré, mais c'est trop tard. Putain...

— Qu'est-ce que tu vois ?

Un silence lui répond, bref mais bien trop pesant. Selim se surprend à prier, presque, alors qu'il ne l'a pas fait depuis bien quinze ans, pour que le clairvoyant ne touche à rien.

— Alpha ? insiste-t-il.

— C'est une femme. Elle doit avoir ton âge, la trentaine. Elle est déjà endormie. J'arrive trop tard, bordel...

Selim l'entend soupirer. Soudain, le découragement qui lui tombe dessus lui paraît très lourd, si lourd qu'il a envie d'envoyer valdinguer ses ordis et ses téléphones et de crier sa frustration au monde entier.

— Elle ne s'est pas endormie depuis longtemps, poursuit Alpha. Je dirai une demi-journée. L'aura autour d'elle n'est pas très nette.

— D'accord.

Selim inspire à fond, renvoyant sa colère là d'où elle vient. Ce n'est pas le moment. Il reprend une fois calmé :

— Si on résume, les traces qu'ils laissent derrière eux sont plus visibles quand ils s'endorment, mais cela ne se produit pas tout de suite.

— On dirait bien.

Le schéma esquissé par les médecins devient désormais plus net : après avoir été infecté, le malade commence à ressentir les premiers symptômes au bout de trois ou quatre jours seulement. Des vertiges, des difficultés à se concentrer, une confusion... Certains, rares, sont victimes d'hallucinations. Ensuite, ces effets s'atténuent et sont remplacés par une fatigue extrême. Les malades s'endorment deux semaines après avoir été contaminés, ils sombrent d'abord dans un sommeil profond puis dans un coma encore une semaine plus tard. Aucun d'entre eux ne se réveille ; au bout d'un mois, c'est la mort assurée.

Voilà ce qu'est le Somm. Une épidémie venue de nulle part, d'origine ésotérique, extrêmement contagieuse et dont le taux de mortalité plafonne pour le moment à 100 %. Un véritable cauchemar.

Selim se frotte les yeux, épuisé. Le stress et l'abus de caféine commencent à se faire sentir.

— On n'est pas dans la merde, lâche-t-il.

— Sans déconner. Continue de creuser au lieu de chialer.

— Va te faire foutre, Alpha.

Il entend un bruit – le claquement d'une porte, sans doute –, puis son interlocuteur ajoute :

— Je me tire, il n'y a plus rien à faire. Je te recontacte quand je suis chez moi.

— OK, à tout à l'heure.

Il raccroche, laissant Selim à son silence. La procédure est toujours la même : un sorcier se rend seul à l'endroit où l'on a repéré un malade, constate son état, puis s'éclipse en essayant de ne pas se faire remarquer. Il appelle ensuite les secours avec un téléphone jetable et, une fois le coup de fil passé, repart chez lui pour s'isoler au cas où il serait contaminé. Ils ne peuvent pas se permettre qu'on découvre qui ils sont : au pire leur existence est révélée au grand jour, au mieux ils finissent en taule pour non-respect du couvre-feu. Résultat, depuis trois jours, on commence à se demander qui sont ces gens qui retrouvent des malades et empêchent de nouvelles contaminations. Ils font les gros titres, maintenant. Et sont devenus les principaux sujets de conversation sur Twitter.

Une courte sonnerie du téléphone n° 2 sort Selim de ses pensées. Le bip est attribué au numéro de ses parents et il ne voulait pas l'entendre.

Je n'ai toujours pas réussi à joindre ton frère. Je savais que c'était une mauvaise idée de le laisser partir.

Sa mère s'inquiète. À raison.

Selim soupire au moins pour la centième fois de la journée. Pourquoi a-t-il fallu que le gouvernement décrète la quarantaine nationale ? Pourquoi maintenant ? À la fois agacé et tracassé, il répond au texto angoissé en essayant de rassurer sa mère, ce qui produira à coup sûr l'effet inverse.

Je l'ai eu au téléphone hier et tout allait bien. Il va bientôt t'appeler.

Sauf qu'il n'y croit pas lui-même. Le frangin n'a peut-être pas envie de parler à Maman, sans compter que le réseau est saturé depuis des heures. C'est pour cela que Selim détient plusieurs mobiles, avec des abonnements souscrits à des opérateurs différents. Pour l'heure, le n° 1 tient encore, le n° 2 traîne la patte, le n° 3 a rendu l'âme. Internet aussi commence à montrer des signes de faiblesse. Le confinement imposé à Paris a chamboulé la vie du pays depuis une semaine mais cela n'était rien comparé à ce qui s'annonce.

Cette quarantaine à l'échelle nationale sera terrible. Un choc pour l'économie, un choc pour tout le monde. Déjà, au début du mois, une incroyable rumeur a commencé à circuler, à base de fantômes et de chats qui seraient capables de les voir. Selim s'est fait un plaisir de démonter cette pseudo-théorie point par point, mais il a fallu des jours afin que le pays se remette à tourner dans le bon sens. Des efforts désormais réduits à néant. Le gouvernement a beau avoir envoyé l'armée faire la loi dans les rues, le Somme effraie tellement les gens que ces derniers resteront tranquillement à la maison et n'iront plus travailler. En fin de compte, les sorciers n'auront sans doute pas le choix de sortir du bois pour apporter leur aide.

Selim peine à imaginer les répercussions d'une telle révélation, surtout qu'il est impliqué. Lui, ses amis, ses deux petits frères... Si lui-même et Amine, le cadet de 10 ans, sont

des médiums à des degrés différents, le benjamin, lui... c'est autre chose. Et sans commune mesure avec qui que ce soit.

Non, Selim ne peut pas permettre que cela se produise. Tout comme il ne peut pas accepter que son frère se balade on ne sait où alors qu'une épidémie mortelle s'est abattue sur le pays, alors que l'armée va contraindre tout un chacun à rentrer chez soi avec toute la délicatesse qu'on réserve à ceux qui ont le malheur de ne pas ressembler à un bon Français de souche.

— Putain, Lyes... marmonne-t-il tout haut. Tu m'en dois une, là.

Sa mère ne répond pas. Soit elle fait la gueule, soit le réseau a lâché à Orléans. Et fixe le téléphone dans l'espoir que son frère le contacte ne sert à rien. À la place, Selim cherche le numéro de Taly dans le répertoire, et lance l'appel en priant pour qu'elle décroche. Ce qu'elle fait après cinq longues tonalités.

— Qu'est-ce qui se passe, Selim ? demande-t-elle d'une voix inquiète.

Le timbre familial l'apaise, en dépit de l'angoisse qu'il y perçoit. Voilà qui lui ressemble bien peu : d'ordinaire, Taly ne se laisse impressionner par rien ni personne.

— Rien de particulier, je venais aux nouvelles, répond-il. Tu es au volant ?

— Ouais, mais je suis prise dans des embouteillages monstres, ça n'avance pas.

— Tu as entendu les infos ?

Un silence accueille sa question. Il s'en veut, soudain, d'avoir demandé à Taly de partir à la recherche de son frère. Mais elle n'était pas à Paris au moment du confinement, elle n'était pas bloquée chez elle comme lui l'est maintenant, et il

s'inquiétait tellement qu'elle n'a pas hésité une seule seconde à prendre sa voiture pour se rendre en Normandie.

— Oui, j'ai entendu ça, dit-elle enfin. C'est... je ne sais pas. C'est flippant. J'essaie de tenir la crise d'angoisse à distance mais je ne suis pas sûre d'y arriver. J'espère ne pas avoir de problèmes avec les flics...

— Je pense qu'ils comprendront. Après tout, le couvre-feu est annoncé à 22 h, ils ont prévenu trois heures avant... Faut pas attendre de miracle non plus. Tu es où ?

— À Rouen. Je crois que je vais m'arrêter là pour trouver un hôtel, je n'ai pas envie de dormir dans ma voiture. Tu as réussi à joindre Lyes ?

Selim ne peut retenir un énième soupir inquiet.

— Non, je tombe à chaque fois sur le répondeur. Ma mère est en train de devenir folle... et moi aussi.

— Je vais le retrouver. Laisse-moi juste le temps.

— Tu vas te faire arrêter si tu reprends la route demain matin.

— Eh bien tant pis. J'emmerde les flics.

Le ton déterminé de Taly arrache un sourire à Selim. Enfin, elle reprend du poil de la bête.

— Je te laisse, je vais essayer de faire demi-tour, dit-elle. Je te rappelle dès que je peux. Ou je t'envoie un mail, puisque le net semble mieux fonctionner.

— Fais attention à toi. Aucun cas de Somm n'a été détecté dans l'Ouest, mais on ne sait jamais.

— Ça ira. Occupe-toi de sauver le monde, s'il te plaît. Moi, je vais sauver ton frère. À plus tard.

— À plus tard.

Elle raccroche, plongeant ainsi le studio dans un terrible silence que Selim n'est pas sûr d'apprécier. Pourtant, il aime

ça, d'habitude. Mais là, il se sent incroyablement impuissant, pris au piège. En prison. Il voudrait pouvoir se mettre en route et partir à la recherche de son frère. Arpenter les rues pour trouver les endormis du Somm, ceux qu'on ne pourra pas sauver et qu'on ne doit pas oublier.

Mais il est condamné à rester chez lui.

4. ÉTRETAT, NORMANDIE

Musique :

Hand Covers Bruise – Trent Reznor & Atticus Ross / *The Social Network* (OST)

– Quelle heure il est ? demande Julien.

La voix calme et posée tire Lyes de sa contemplation de la mer, que l'obscurité recouvre peu à peu. C'est le but, songe-t-il. Julien sait toujours quoi dire afin d'endiguer les chagrins quand ces derniers s'attardent. Dommage qu'il ne parvienne pas sécher ses propres larmes en plus de celles des autres.

Kathia consulte son téléphone et répond en même temps que Pierre :

– 21 h.

– Trop tard pour rester dehors.

Ce qui leur arrache un rire. Il y a entre eux deux une étonnante complicité, quelque chose qui ne devrait pas relier la première de la classe à celui qui a déjà été viré de deux établissements scolaires. Pierre tire une dernière taffe de sa cigarette avant de l'éteindre avec précaution contre la semelle de sa chaussure, puis il ajoute :

– Ça me fait mal de le dire mais on devrait faire demi-tour et trouver un hôtel pour la nuit. Les flics n'accepteront pas qu'on fasse du camping sauvage au milieu de nulle part, sans compter qu'on pourrait tomber malades nous aussi. On devrait rentrer.

La voix de la sagesse, que Lyes voudrait ignorer. Ils n'ont pas le choix, pourtant.

— Le Somme ne s'attrape pas comme ça, objecte-t-il.

— On ne sait pas. Même ton frère n'en était pas sûr. Et je n'ai pas envie de crever.

Bien sûr que non. Personne n'en a envie, et Lyes non plus. Il a beau fixer les vagues en espérant que le monde s'effondre là, maintenant, tout de suite, c'est parce qu'il veut vivre qu'il tenait à effectuer ce voyage. Parce qu'il devait déposer sa charge une fois parvenu à destination, dans le jardin envahi d'hortensias, et reprendre son existence comme avant.

Il ne comprend pas pourquoi ses amis le regardent comme s'ils attendaient sa décision. Lucas était le meneur, pas Lyes. Lui, il se contentait de suivre le mouvement parce que c'était plus facile. Il a organisé ce road-trip pour lui avant tout car il sait quelle place prennent les fantômes quand on les laisse faire ; les autres pourraient parfaitement l'abandonner sur cette plage et repartir à Orléans.

— Julien croit que tu vas accomplir un miracle et effacer sa peine, lui a dit Kathia la veille, alors qu'ils montaient la tente au milieu des champs. Et Pierre, lui... Il a vu ce que tu es capable de faire. Tu lui as rendu service, il te rend la pareille.

Lyes s'en doutait, mais le poids de la responsabilité qui s'est abattu sur lui l'a effrayé. Il aurait dû partir sans eux, traîner son propre boulet sans personne pour regarder.

— Et toi, tu es venue pourquoi ? a demandé Lyes à Kathia.

Elle a répondu avec son sourire timide, en baissant les yeux :

— Je ne voulais pas que tu sois tout seul devant *lui*.

À chacun sa peine, et sa raison de l'accompagner sous le soleil qui s'éteint, sous la menace d'une épidémie d'ampleur. Alors que la plupart des gens se confinent chez eux, terrifiés par cette épée de Damoclès dont ils ne distinguent pas entièrement les contours, eux quatre ont choisi de fuir leur vie vacillante à la recherche d'un fantôme. *La fin du monde ne suffira pas à nous arrêter*, riait Pierre. Malheureusement, si. Cela a fini par arriver.

Une vibration dans sa poche le surprend. Sa mère lui a envoyé plusieurs textos, les premiers il y a quelques heures ; Lyes ne les reçoit que maintenant à cause du réseau saturé.

S'il te plaît, dis-moi que tu vas bien. Je suis inquiète.

Ce dernier message, dont les mots pudiques débordent d'angoisse, lui serre le cœur.

— La fin du monde a gagné, soupire-t-il. D'accord, il est temps de rentrer.

Ses amis ne s'en rendent sûrement pas compte, mais Lyes ressent leur soulagement, comme s'ils avaient retenu leur souffle en attendant qu'il prenne sa décision. Non, vraiment, il n'apprécie pas de devoir choisir à leur place.

— Mon père a essayé de me joindre, dit alors Kathia. Mais je n'ai pas de réseau.

— Moi j'en ai, indique Julien.

Il lui tend son mobile, qu'elle accepte avec gratitude avant de s'éloigner pour passer son coup de fil. Lyes s'attend à ce que l'appel ne se déroule pas très bien.

— Ça fait deux jours qu'elle n'ose pas te dire de rentrer, révèle Pierre. Ce que Selim a raconté lui a fait peur et ses parents la harcèlent.

— Pourquoi elle n'a rien dit ?

— Parce qu'elle ne voulait pas tout gâcher.

La voix de Kathia s'élève dans le vent, mais Lyes ne saisit pas un mot de la conversation. Ce n'est pas la première fois que les parents de la jeune fille lui font des reproches ; soit elle s'en va trop loin, soit elle rentre trop tard... Ils l'empêchent de prendre son envol et cela lui pèse de plus en plus.

— Ils abusent, commente Julien.

Il allait ajouter quelque chose mais s'interrompt quand Pierre s'allume une autre cigarette.

— Ça te dit quelque chose, le tabagisme passif ? râle-t-il. Mes fringues vont encore sentir la clope.

Le réprimandé se contente de sourire, comme toujours, posant sur Julien ce regard attentif et doux que Lyes a déjà surpris des tas de fois. Si la fin du monde doit réellement survenir, comme Pierre aime en plaisanter, pourquoi met-il autant de temps à se déclarer ? Pourquoi attendre, alors qu'il sous-entend toujours qu'il sera trop tard à un moment donné ?

Parce que tu lui fais miroiter qu'il existe des moyens de se rattraper. Tu es la preuve vivante que ce qui est mort peut encore parler.

Lorsque Pierre a intégré leur classe, en première, il venait d'être placé dans une famille d'accueil pendant qu'on statue sur sa demande d'émancipation. Sa mère dépressive ne pouvait plus s'occuper de lui, et son père n'était quasiment jamais là, peu ravi de ce gamin qu'on lui a mis sur le dos. Il est mort sur un accident de chantier. Pierre n'éprouvait aucun regret à ce sujet, à part celui de ne pas avoir eu le temps de lui crier toute son amertume et son ressentiment quant à son absence. L'erreur que Lyes a commise était de lui avoir donné cette chance, parce que l'esprit de ce père défaillant était encore là, ancré sur Terre, qu'il ne parvenait pas à passer en

raison de ses propres remords. Lyes a permis que cette conversation ait lieu alors qu'elle n'aurait pas dû.

Il a eu conscience d'avoir merdé sans comprendre pourquoi. L'émotion de Pierre était trop forte, trop confuse ; l'enjeu était trop important. Il s'en est ouvert à son frère, et ce dernier a simplement dit :

— Tu possèdes une magie qui va t'en faire voir de toutes les couleurs. Ne la laisse pas prendre le dessus, reste égoïste.

Depuis des années, Selim permet à des inconnus d'exorciser leur chagrin en retrouvant la trace de leurs disparus. Il se met à leur service, cherche l'empreinte des esprits et les raisons qui les poussent à s'attarder parmi les vivants, et les aide à partir. Lyes l'admire pour cela – surtout que Selim n'a jamais accepté un centime en échange de ce travail. La rencontre avec le père de Pierre a fait voler en éclats ses certitudes, car il a compris, ce jour-là, qu'il ne serait pas comme son frère, qu'il ne pourrait jamais faire autant de bien autour de lui.

Tu es l'un des deux seuls dévoreurs d'âmes de cette planète. Tu es bien plus fort que tous les médiums du monde réunis. C'est à double tranchant : à force de côtoyer les esprits, ils pourraient bien t'emporter. Ferme-toi. N'ouvre que rarement la porte et, quand tu t'y risques, prépare-toi.

À quoi peut bien servir un tel don s'il ne peut pas l'utiliser ? Lyes a suivi le conseil, pourtant, et a réussi à maintenir les fantômes à distance.

Jusqu'à ce que Lucas se tue en tombant d'une fenêtre, un soir de fête alcoolisée. Depuis, Lyes le cherche partout. Dans les couloirs du lycée, dans les rues qu'ils avaient l'habitude d'arpenter, dans le parc près de chez lui, où ils jouaient au basket. Dans les vagues devant lui, dans les ombres sur le

sable, dans le silence de la nuit. Le soleil s'est éteint peu après la mort de Lucas, et Lyes leur en veut à tous les deux. Mais pas autant qu'il s'en veut à lui-même.

— On reviendra, dit Julien, le tirant de ses pensées. Quand tout ça sera fini, on terminera le voyage.

Julien et son calme, cette magie qui répare les fêlures sur le cœur. Lyes acquiesce, la gorge soudain serrée, incapable de répondre. Mais il n'a pas le temps de dire un mot car Kathia les rejoint à ce moment-là.

— Je leur ai promis de rentrer au plus vite, lâche-t-elle en se laissant tomber à genoux. J'en ai marre, je ne gagne jamais contre eux...

Elle balance son téléphone sur le sable comme si son contact la dégoûtait, puis se frotte les yeux pour en chasser des larmes naissantes.

— Ils ont essayé de joindre Selim mais ça ne répondait pas, ajoute-t-elle. Ils ont tenté chez Julien, aussi. Apparemment, le réseau est en rade à Orléans.

— Ne t'inquiète pas, on sera rentrés demain.

Kathia hoche la tête, mais cela ne semble pas l'apaiser pour autant.

— Mon père faisait comme s'il voulait me passer un savon et ça sonnait faux, fait-elle. Il avait l'air affolé. Il a dit aussi qu'on parlait du Somm dans les médias.

— Qu'est-ce qu'ils racontent ?

— C'est la panique partout, plein de routes seraient coupées, des supermarchés sont pillés, et on aurait entendu des coups de feu dans plusieurs villes.

La stupéfaction s'abat sur eux quatre. Lyes ne se doutait pas que l'épidémie de Somm prendrait une telle ampleur...

Selim lui en avait parlé, mais il semblait penser que ça ne durerait pas.

Les nôtres sont sur le pont, l'affaire sera réglée en un rien de temps. Fais attention quand même, ce truc ne pardonne pas.

C'était il y a deux semaines, juste après la fièvre qui s'était emparée du monde lorsqu'on a annoncé avoir découvert une preuve de la présence des esprits parmi nous. Lyes n'avait pas osé sortir de chez lui ces jours-là, il avait peur qu'on apprenne l'existence de son don et qu'on lui veuille du mal. Les choses se sont calmées, par chance, puis Selim est venu le prévenir : une étrange maladie sévissait, avec un taux de létalité élevé et rien pour l'enrayer. Une semaine plus tard, alors qu'ils étaient sur le départ, Selim l'a supplié de faire attention car de nouveaux cas avaient été détectés à Paris, et que la capitale allait être mise sous cloche pendant un temps. Personne n'était encore au courant... Selim n'était pas très chaud à l'idée que son petit frère parte en vadrouille, mais il en comprenait les raisons. C'est pour cela qu'il l'a couvert auprès de leurs parents.

— On sait si le Somm a contaminé d'autres villes que Paris ? demande Julien avec un rien de panique.

— Mon père ne m'a rien dit, mais je suppose que oui, si on décrète une quarantaine partout en France.

— Je vais poser la question à Selim, énonce Lyes. Avant, il faut qu'on bouge.

Ils se lèvent dans un même mouvement, puis quittent la plage en vitesse. Lyes ne peut s'empêcher d'admirer la mer une dernière fois quand ils atteignent la voiture. Juste un regard sur ce miroir désormais noir couvert de nuages. Il rêvait de voir cet endroit ; il a toujours adoré les falaises, qu'il s'imagine

comme des armures, des citadelles dressées contre vents et marées. Lucas, lui, aimait les paysages des côtes bretonnes, les grèves et la mer aux mille nuances de bleus et de verts, les tempêtes, les lieux de naufrage. Voilà pourquoi cette étape, dans ce voyage inachevé.

— Tu veux que je conduise ? propose Pierre.

— Je veux bien, oui.

Lyes lui tend les clefs, puis prend place à l'arrière, à côté de Julien.

— J'ai trouvé un camping à dix kilomètres, dit Kathia, le nez dans son téléphone. Il n'est pas ouvert mais on pourra sans doute s'installer là.

Quelques minutes plus tard, les voilà lancés sur la route.

Le paysage défile, indifférent à la vague de terreur qui vient de s'abattre sur le pays. Pierre conduit prudemment ; même si les risques de croiser d'autres voitures dans le coin s'avèrent minces, il vaudrait mieux éviter de rencontrer la police ou les militaires. Ils dépassent des maisons le long de la voie. Les volets clos laissent passer la lumière, le signe que leurs occupants se calfeutrent chez eux ou qu'ils se préparent à un exode vers ailleurs le lendemain. Qu'est-ce qui serait le plus sage, entre rester chez soi ou s'éloigner des grandes villes ? Lyes se souvient d'avoir entendu son frère parler d'apparitions spontanées du Somme, mais c'était il y a quelques semaines maintenant. Les choses ont sans doute évolué.

Il remarque que Selim a essayé de le joindre plusieurs fois dans la journée. Malheureusement, Lyes ne peut pas rappeler à cause de la saturation du réseau, mais il peut encore accéder à Internet.

Il hésite. Que dire à Selim ? Par quoi commencer ? Après réflexion, il envoie simplement un « *Désolé, je n'avais pas vu*

tes appels. Tout va bien ? » qui lui paraît assez hypocrite. Il n'a pas le temps de poser son téléphone que ce dernier se met à vibrer.

— C'est Selim, prévient-il ses amis.

Il prend l'appel en visio, et le visage fatigué de son frère apparaît, illuminé par l'écran de son ordinateur. Lyes est soulagé de le voir enfin.

— Comment tu vas ? demande Selim. Vous êtes où ?

— Tout va bien. On est toujours à Étretat.

— OK, tant mieux. Vous avez appris pour la quarantaine ?

— On l'a entendu à la radio. Ne t'inquiète pas, on va se poser quelque part pendant la nuit et on rentre demain.

Selim ne paraît pas convaincu par cette annonce ; du moins, quelque chose semble le chiffonner, à en croire ses sourcils froncés. Ses yeux sont rivés sur un autre écran.

— Vous êtes où exactement ? interroge-t-il.

— Juste avant Goderville, lance Pierre.

— D'accord. Tu penses pouvoir continuer jusqu'à Rouen ?

Pierre acquiesce sans la moindre hésitation.

— Vous allez devoir faire profil bas, reprend Selim. Les militaires se déploient un peu partout et vous risquez d'en croiser à Rouen. S'ils vous arrêtent et vous cassent les pieds, essayez de jouer les ados terrifiés qui rentrent de vacances. Kathia, vas-y franco sur les sanglots, ça fera son effet.

Lyes sourit brièvement en entendant la jeune fille s'esclaffer. En même temps, Selim a raison, elle a la larme facile et pleure pour un oui ou pour un non, ce qu'il lui fait souvent remarquer.

Il continue sans se démonter :

— Lyes, appelle Taly quand vous serez arrivés. Elle viendra vous chercher.

— Taly se rend à Rouen ?

— Elle s’y trouve déjà. Je... Comme je suis coincé à Paris, elle a bien voulu partir à ma place.

— Merde...

Le ton de Selim est contrit, comme s’il avait honte de l’avouer. Ce qui serait une première : Selim n’a honte de rien et assume toutes ses décisions, même les pires. Il n’a jamais eu grand-chose à foutre de l’avis des autres.

Mais là, la vie de Taly est en jeu, l’une de ses plus anciennes amies. Lyes se doute qu’elle n’a pas hésité une seconde à partir à leur recherche ; il s’en voudrait beaucoup s’il devait lui arriver quelque chose à cause d’eux. Sa mère avait raison, ils auraient dû ajourner le voyage...

— J’appelle Taly quand on arrive, confirme Lyes, qui hésite avant de demander : est-ce qu’on craint quelque chose avec le Somm ?

— Je ne peux pas t’assurer que non, ce truc échappe à toute logique. Tenez-vous éloignés des grandes villes.

Après un silence, Selim s’arrache à l’écran d’ordinateur qu’il parcourait des yeux – il est capable d’effectuer deux ou trois choses en même temps, comme une machine, ce qui a toujours forcé l’admiration de ses petits frères – et baisse la tête, ses deux mains posées sur le sommet de son crâne. Lyes se demande soudain s’il ne va pas se mettre à pleurer.

— Je suis désolé de ne pas pouvoir venir moi-même vous chercher, déplore son interlocuteur. Je dois tout faire pour stopper l’épidémie.

Selim ne lui dit pas qu’il n’a pas le choix, qu’il doit rester là-bas parce qu’il est l’un des seuls en mesure d’enrayer le

Somm... Non, il lui dit qu'il préfère sauver le monde à les sauver tous les quatre. Et Lyes comprend tout à fait. Il aurait refusé le contraire.

Seulement, cela signifie aussi que Selim pourrait à son tour tomber malade. Cela signifie qu'il n'y survivrait pas.

— Ça ira, répond Lyes. Ne t'occupe pas de nous, fais ce que tu as à faire. Nous allons nous débrouiller.

— Super. Essaie de téléphoner à Maman si tu peux, moi je ne peux plus perdre de temps. Tiens-moi au courant s'il vous arrive quelque chose ou si vous ne parvenez pas à rejoindre Taly. Je ne vous répondrai peut-être pas tout de suite, mais je veux savoir où tu es et ce que tu fabriques.

— Compris.

— Ah, et... vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

Lyes secoue la tête. À côté de lui, ses trois amis ne perdent pas une miette de la conversation, et il voit les mines se fermer, Julien se tourner vers la fenêtre, Kathia triturer son propre téléphone.

— Non. Brest était la dernière étape, répond-il.

— Oh... Ne t'inquiète pas, vous pourrez rattraper le coup plus tard.

— Sans doute. Bon, je te laisse travailler. Je te tiens au courant de nos moindres faits et gestes.

— Merci. À plus.

Selim coupe la conversation sans lui permettre d'ajouter quoi que ce soit. Dépité, Lyes abandonne son téléphone sur la banquette, et plonge dans la contemplation de la nuit à travers la fenêtre, la route qui défile, les rares maisons au milieu des arbres. Les derniers mots de son grand frère résonnent dans sa tête parce qu'il s'est rendu compte que celui-ci lui a menti. Il sait quand Selim lui monte des bobards : en général, c'est

lorsqu'il lui parle avec gentillesse et compréhension. Son frère n'est pas un modèle de tendresse, d'ordinaire.

Non, ils ne pourront sans doute pas rattraper le coup plus tard. Ils savent tous les deux que les esprits répondent à leur propre logique, et qu'un rendez-vous est manqué pour toujours lorsque l'on ne s'y rend pas. S'ils n'arrivent pas à temps à Brest pour l'anniversaire de Lucas, ils ne le retrouveront jamais... Peu importe l'endroit, disait Lyes à Kathia, et c'est vrai ; mais quand un rendez-vous est donné, il faut en respecter les modalités.

Là, ils font demi-tour avec leur chagrin et leur culpabilité qui pèsent plus lourd. Leurs chances s'envolent sans aucun espoir de retour, à mesure que leur voiture s'éloigne de Brest.

5. DOUAI, NORD

Musique :

Come with me now – Kongos

Deux heures pour parcourir un pauvre petit kilomètre. D'ordinaire, la situation exaspérerait Déborah, mais la présence de ce prestigieux passager qui vit la même galère compense largement le temps perdu dans les embouteillages.

La jeune femme n'en revient pas de la chance qu'elle a. Samuel Hugo n'est pas réputé pour apparaître en public en dépit des nombreuses demandes qu'on lui adresse ; l'association n'en a d'ailleurs pas cru ses yeux quand il a accepté leur invitation. Il a expliqué à Déborah qu'il ne venait qu'aux petites manifestations telles que celle-ci et qu'il évite les plus grosses comme la peste. Et voilà qu'il se retrouve dans sa voiture !

Après une attente interminable sans bouger, l'écho d'une sirène de police se fait entendre au loin. Déborah aperçoit la lumière des gyrophares dans le rétroviseur, puis une incroyable cavalerie de véhicules les dépasse par la bande d'arrêt d'urgence. Une demi-heure plus tard, la file de voitures devant eux se met en branle. Tout doucement, mais au moins ils parviennent à avancer.

— Enfin, quelqu'un fait la circulation, soupire Déborah. Pas trop tôt.

Pour autant, elle ne se sent pas très optimiste : l'autoroute demeure embouteillée dans un sens comme dans l'autre.

— Je vais sortir par là, indique-t-elle à Samuel. Ce sera sans doute plus simple pour repartir à Douai.

— Je vous fais confiance.

— Pas sûre que ce soit un bon plan.

Samuel s'esclaffe, ce qui lui arrache un sourire.

Il lui faut bien un quart d'heure pour réussir à s'extirper de la colonne de voitures et emprunter la sortie qui se présente à elle. Mais ils quittent une nasse pour une autre : la route départementale qu'elle voulait prendre s'avère elle aussi complètement bouchée.

— J'ai bien peur qu'on y passe la nuit, déplore-t-elle.

Déborah rallume la radio en espérant tomber sur l'état du trafic dans la région. Deux animateurs commentent la situation avec un brin de nervosité.

— Il est 22 h, fait remarquer Samuel. Le couvre-feu est de mise.

— Le mémo n'a pas circulé, visiblement.

Elle observe la longue cohorte de voitures, une véritable guirlande de Noël qui sinue dans le lointain, illuminant la nuit. Pourquoi n'a-t-elle pas écouté la petite voix qui lui disait de rester à Douai ?

Ça suffit, Deb. Tu sais très bien pourquoi tu ne l'as pas écoutée. Tu ne voulais pas que quelqu'un d'autre le ramène à ta place.

— On devrait s'arrêter, non ? hasarde-t-elle. Il y a un McDo pas trop loin, il est peut-être encore ouvert.

— À mon avis, on y arrivera plus vite en marchant.

Déborah hésite. De nombreux véhicules sont garés le long de la route, dans l'herbe, abandonnés par leurs propriétaires. Et si on lui volait sa voiture ? Et si la fourrière l'embarquait ?

— D'accord, décide-t-elle à contrecœur. Advienne que pourra.

La manœuvre s'avère délicate. S'extirper de la circulation, éviter de toucher ses voisins de devant et de derrière, s'engager sur le talus... La Clio, bien que secouée dans tous les sens, ne bronche pas. Déborah vérifie qu'elle s'est mise suffisamment à l'écart de la chaussée, puis coupe le contact en se demandant dans quelle galère ils se sont embarqués.

— Je ne m'attendais pas à finir le week-end de cette manière, sourit Samuel.

Au même moment, son téléphone émet une sonnerie, et un bref soulagement s'affiche sur son visage.

— Au moins, le réseau a quelques soubresauts, ajoute-t-il.

— Des nouvelles de votre amie ?

— Oui, elle va bien. Elle se trouve chez des amis. J'essaierai d'appeler tout à l'heure.

Ils quittent ensuite la voiture après avoir récupéré leurs sacs. Déborah vérifie trois fois que tout est bien verrouillé, peu ravie de laisser son carrosse seul dans la nature. Elle n'aurait pas les moyens d'effectuer des réparations si quelqu'un venait à la cambrioler.

— C'est de l'autre côté, indique-t-elle.

Elle se sent vulnérable si près de la route. À découvert. Mais au moins, ils ne courent aucun danger à traverser : les deux sens de circulation sont à l'arrêt. Ils se faufilent entre les voitures, puis arpentent une petite zone boisée étonnamment

silencieuse, où Déborah manque deux fois de trébucher sur le sol inégal. Crapahuter dans la terre n'est vraiment pas son truc.

— J'avoue que je préfère la ville et les rues bien planes, renchérit Samuel. De toute façon, je n'ai jamais vécu à la campagne.

— C'est drôle, je pensais que c'était tout le contraire.

En fin de compte, Samuel finit par glisser et tomber dans l'herbe.

— Qu'est-ce que je disais, lâche-t-il. Ces conneries ne sont plus de mon âge.

Un fou rire nerveux s'empare d'eux alors que Déborah l'aide à se relever, lui tendant la main. Puis, après un bon quart d'heure de marche, ils parviennent à la zone commerciale établie autour d'un rond-point, lui aussi embouteillé.

— Regardez, il y a des militaires partout.

Samuel lui montre les soldats en uniforme postés sur le carrefour afin de faire la circulation ; au bout de la route, l'on aperçoit ce qui ressemble à un barrage filtrant formé par des camions. Plusieurs voitures de police au gyrophare allumé les secondent, forçant ceux qui tentent de passer à faire demi-tour. Les piétons qui en reviennent arborent tous un air dépité.

— Impossible de continuer par là, marmonne Déborah. Je ne comprends pas du tout ce qu'ils sont en train de fabriquer.

— Ils empêchent les gens de se rendre à Lille.

— Mais on est loin de Lille...

Encore une fois, Samuel semble en connaître un rayon sur le Somme. Il a parlé d'un nouveau départ de l'épidémie dans le Nord, mais la nouvelle n'avait pas tourné tant que ça dans les médias quand il l'évoquait un peu plus tôt. À cette occasion,

il a expliqué à Déborah que la maladie existait réellement, qu'un premier foyer s'est déclaré à Paris mais qu'on l'a cru sous contrôle, qu'on ignore tout ou presque de ses caractéristiques, de son origine ou de son mode de transmission.

— Comment pouvez-vous savoir tout ça ? l'interroge-t-elle.

— On va dire que je connais des gens qui connaissent des gens.

— Ils vous tiennent au courant, là, n'est-ce pas ?

Déborah fixe Samuel en fronçant les sourcils, ce qui le force à admettre :

— Je reçois des infos, oui.

Déborah renonce à lui en demander plus. Il ne répondrait pas, de toute façon. Un rien déçue, elle se détourne vers la route et remarque :

— Le McDo est fermé, j'aurais dû m'en douter... Que fait-on ? Je n'ai vraiment pas envie de passer la nuit dans la voiture... et l'idée de rester dehors me fait un peu flipper.

— J'avoue que ça ne m'enchanté pas non plus.

Samuel désigne alors l'hôtel qui se trouve à proximité, un petit bâtiment blanc planqué derrière des arbres près du rond-point. Les lumières sont allumées, le parking rempli.

— C'est le seul truc du coin qui a l'air ouvert, dit Déborah. Allons voir.

Une drôle d'agitation règne dans le hall de l'hôtel quand ils y entrent. L'endroit s'avère cosy, avec un parquet fait de bois pâle, de grandes baies vitrées, un mobilier sombre ; pour l'heure, l'accueil demeure occupé par une bonne cinquantaine de personnes qui se serrent comme elles le peuvent, certaines assises par terre. Des naufragés de la route, songe Déborah,

qui ont fait comme eux et ont trouvé refuge là où ils l'ont pu. La nervosité qui s'élève de ces gens l'inquiète. Une véritable cocotte-minute qui menace d'exploser à tout moment.

Une dame d'un certain âge, peut-être la propriétaire de l'établissement, vient à leur rencontre. Elle paraît épuisée et sur les nerfs elle aussi, débordée.

— Il n'y a plus aucune chambre de libre, les prévient-elle sans s'embarrasser de politesse. Vous pouvez rester en bas si vous voulez, nous sommes en train de faire de la place dans le restaurant.

Tout en fermant les lourds rideaux du hall, elle montre une vaste salle située au fond du bâtiment, là où le personnel s'active à bouger les tables et les chaises.

— Décidez-vous vite, ajoute-t-elle. On verrouille les portes à 23 h. Plus personne n'entre ni ne sort jusqu'à 7 h demain matin.

— Pourquoi ? s'enquiert Samuel.

— Ordre des militaires. Ils réquisitionnent l'hôtel pendant le couvre-feu. Si vous avez besoin de quelque chose, faites signe. Sinon, ne traînez pas dans le passage.

La femme les plante là sans rien ajouter, disparaissant dans la foule. Déborah n'en croit pas ses oreilles.

— Ils ont le droit de faire ça ? s'étonne-t-elle.

— Cas de force majeure, je suppose. Vous voulez rester ?

— Je n'en sais rien. Et vous ?

Samuel hausse les épaules.

— Ça me paraît plus prudent. On a signalé deux cas à Lille mais pas en dehors... Pas pour le moment en tout cas. Je ne pense pas qu'on risque quoi que ce soit ici. Si on repart, la police ou les militaires pourraient bien nous arrêter et nous embarquer.

— Oui, pas faux.

À ce moment-là, un homme en costume noir annonce que la salle du restaurant est ouverte et qu'ils peuvent désormais s'y installer. Déborah et Samuel suivent alors le mouvement de foule, ces inconnus effrayés qui se lèvent en commentant la situation. La peur envahit discrètement l'établissement, comme de la fumée. Rester là et ne pas savoir pendant que les heures s'écoulent dans la crainte d'une catastrophe... Déborah les entend, les questions que ces gens se posent. Que se passe-t-il réellement ? Pourquoi envoyer l'armée ? Est-ce que cela a un rapport avec le SRAS qui aurait débuté à Paris ? La jeune femme réalise que personne n'est au courant de rien, qu'elle fait désormais partie des rares à connaître le secret. Que savoir n'est pas la position la plus confortable, aussi. Devraient-ils leur révéler la vérité ?

Déborah joue des coudes et se fraie un passage près de la grande fenêtre qui donne sur les champs derrière l'hôtel. Elle s'y installe d'autorité, laissant tomber son sac et retirant sa veste avant de s'asseoir à même le sol. Samuel l'imité.

— De mieux en mieux, ce week-end, sourit-il en s'adossant à la vitre.

— Oui, on sait recevoir, par ici.

L'idée de devoir passer la nuit confinée dans un resto au bord de la route déprime Déborah. Elle ne va jamais réussir à trouver le sommeil... Puis elle songe à sa mère, et se dit qu'elle devrait peut-être la prévenir qu'elle ne rentrera pas. Quand elle s'empare de son téléphone, elle y découvre plusieurs messages inquiets.

— Ma mère est en panique, sourit-elle.

— Je suis désolé, c'est un peu à cause de moi si vous êtes coincée ici...

— Ne soyez pas désolé. Je passe quand même la nuit avec un de mes auteurs préférés, là.

Samuel rit encore, avec cette désinvolture qu'elle a déjà remarquée, comme si le couvre-feu et la présence des militaires dehors n'avaient aucune importance.

— Vous devez penser que je vous drague, ajoute-t-elle alors, un rien gênée. Ce n'est pas le cas. Je suis juste contente de rencontrer une personne qui compte à mes yeux, de partager un moment particulier avec vous.

— Je ne crois pas que vous me draguez, si ça peut vous rassurer. Je comprends ce que vous ressentez.

— Oui, bien sûr... Vous devez en croiser des tas, des gens comme moi. Des fans qui ont l'impression d'avoir un lien particulier avec vous, qui s'imaginent que vous avez écrit vos livres rien que pour eux.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

Il soupire, à croire que le sujet lui est pénible. Déborah songe qu'elle devrait arrêter de parler et le laisser tranquille, mais avant qu'elle puisse prononcer un mot, il poursuit :

— Il n'y a rien qui me touche plus qu'un lecteur qui s' imagine détenir un lien particulier avec mes bouquins. C'est vrai, l'on m'a dit plusieurs fois que mes livres pouvaient changer une vie, et j'en suis heureux, mais je ne pense pas posséder ce pouvoir-là. On me prend pour une sorte de star... sauf que je ne suis plus cette personne.

Samuel s'interrompt, puis il s'esclaffe.

— Je ne l'ai jamais été, d'ailleurs, ajoute-t-il. Je déteste ça. Vous voyez, hier soir j'ai dîné avec d'autres auteurs dans un restaurant comme celui-ci... Et pourtant, je préfère être là avec vous.

Déborah hausse les sourcils au fil de ces mots, surprise d'une telle confession. Étrangement, son embarras s'envole, parce que tout lui paraît désormais plus simple. Il n'y a plus de masque à revêtir, pas de faux-semblant... Sabrina l'avait mise en garde, pourtant : parfois, les écrivains qu'ils invitent au festival se prennent pour des gens importants, et se conduisent comme tels. La présidente partait du principe qu'il fallait aussi les considérer comme tels également. Voilà pourquoi Déborah les trouve différents depuis toujours, comme s'il s'agissait d'une autre caste, des êtres possédant une magie qu'elle-même ne possédait pas. Il a suffi d'une seule entrevue avec le tout premier auteur qu'elle accompagne pour faire voler en éclats ses illusions.

— Quel mensonge, dites-moi, ironise-t-elle avec emphase. Les écrivains sont en réalité des gens comme les autres. Je suis déçue.

— Ne le répétez pas.

Elle termine de rédiger le message destiné à sa mère, puis l'envoie en espérant qu'il arrive à destination ; le réseau semble faiblard, encore. Samuel est lui aussi plongé dans son téléphone pour prévenir ses proches, si bien qu'elle se perd dans la contemplation de la nuit à travers la fenêtre. Tout est si calme... La baie vitrée offre une vue imprenable sur un petit jardin bordé d'arbres et une infinité de champs au loin, un paysage à peine perturbé par les lumières des phares sur la route. De temps à autre, on entend un crissement de pneu ou un coup de klaxon qui surnagent dans le bruit des conversations.

Près d'eux, dans le restaurant, leurs compagnons de galère semblent s'être enfin apaisés : ils discutent avec calme et un rien de nervosité, les uns ayant pris place sur les chaises

poussées contre le mur, les autres directement par terre. Déborah compte une dizaine d'enfants, la plupart déjà assoupis dans les bras de leurs parents.

Une vibration dans sa main. Sa mère lui répond, l'enjoignant à rester prudente et à lui donner de ses nouvelles. Après avoir lu le message, la jeune femme éteint son mobile afin d'économiser la batterie.

— Votre mère est rassurée ? s'enquiert Samuel, qui lève le nez de son propre téléphone.

— Oui. Je crois qu'elle ne sait pas exactement ce qui se passe, et c'est tant mieux. Et vous ?

— Je n'ai plus de mère à calmer depuis longtemps. Ni de père, d'ailleurs.

— De la famille, quand même ?

— ... D'une certaine manière.

Encore une fois, le ton évasif qu'il emploie dissuade Déborah d'en demander plus. Quelques minutes de silence s'écoulent, apaisantes. Puis elle dit, sans trop savoir pourquoi :

— Il m'a fallu longtemps avant de saisir pourquoi je me sentais si petite. J'ai compris le jour où je suis venue pour la première au festival. À l'époque, j'avais vingt ans, c'était la première édition, j'avais adoré. Pourtant, quand je suis rentrée chez moi, j'ai remisé dans un carton les cahiers dans lesquels j'écrivais des histoires. Je n'ai plus écrit une seule ligne depuis ce jour.

Elle n'avait jamais raconté cela à qui que ce soit. Personne ne sait. Gardant les yeux baissés sur ses mains, Déborah se risque à regarder son interlocuteur, qui se contente de l'écouter avec intérêt. Avec compassion, aussi. Elle reprend :

— J’admiraient tellement les écrivains que je n’osais pas faire comme eux. Il y avait cette aura, quelque chose qui venait d’ailleurs... Avec le temps, j’ai eu la confirmation que certaines de ces personnes se sentaient réellement supérieures parce qu’elles écrivaient, mais je croyais qu’il s’agissait d’un don et que cela les plaçait au-dessus des autres. Maintenant, je me rends compte que ce sont surtout des gens imbus d’eux-mêmes, que la société met sur un piédestal. Je les ai admirés, jaloués, vénérés... alors que peu d’entre eux le méritent vraiment. Sans vouloir vous vexer.

Mais le large sourire de Samuel lui montre que ça ne le vexé pas du tout, au contraire.

— Je l’ai compris il y a peu de temps, confirme-t-il. J’ai pris le chemin inverse : j’ai rêvé d’être comme eux. Je *désespérais* d’être comme eux, même. Je me suis battu pour faire partie de leur cercle... mais c’est un leurre. Une illusion. On ne fait jamais partie du club parce qu’il y a toujours quelque chose qui vous discrédite à leurs yeux.

— Pour vous, c’était d’avoir auto-édité certains de vos livres ?

— Ça, et d’autres choses. Ils n’acceptent pas qu’on puisse refuser de jouer le jeu. Devenir une personne médiatique, être présent sur les réseaux sociaux, devoir à tout prix parler avec son lectorat... Je suis juste un type qui aime raconter des histoires, rien de plus. Manifestement, cela ne suffit pas à faire partie du club.

— Pourquoi avoir publié un second roman, alors ?

Il rit comme s’il s’agissait d’une blague.

— *Le Sidhe* était un pari, explique-t-il.

— Et vous avez gagné ?

— J’ai gagné... et j’ai perdu. J’ai gagné parce que la personne contre laquelle j’ai joué ne m’en pensait pas capable, et j’ai perdu ma tranquillité. Encore une fois.

— Avouez, vous aimez ça malgré tout.

— Ah, ça... Joker.

Au tour de Samuel d’hésiter, comme s’il redoutait de commettre un impair en posant sa question à Déborah. Cela ne déplaît pas à la jeune femme, que les rôles s’inversent.

— Maintenant que je vous ai raconté tout ça, allez-vous vous remettre à écrire ? s’enquiert-il.

Elle ne s’y attendait pas.

— Je ne sais pas, admet-elle. La flamme s’est peut-être définitivement éteinte, après tout.

— Je suis la preuve vivante que ce n’est pas vrai. Et je pense que...

Une détonation l’interrompt.

Un bruit sourd et lointain, suivi d’une onde de choc qui fait vibrer la vitre contre laquelle ils sont appuyés. L’espace d’un instant, Déborah craint que le verre ne rompe. Elle bondit sur ses pieds et recule.

Au même instant, la salle dans son entier plonge dans le noir. Coupure d’électricité.

Des cris, maintenant. Des interrogations. Tout le monde se lève, s’éloigne des fenêtres ; ces dernières tiennent malgré tout. Bousculade.

— Qu’est-ce que c’était ?

— Une explosion ?

— Il faut qu’on parte !

Les réfugiés quittent le restaurant dans la précipitation pour s’abriter dans les couloirs de l’hôtel à la lumière des

téléphones. Les quelques rares personnes à être restées dans la salle demeurent hébétées.

— La quarantaine, le couvre-feu, et maintenant ça ! commente un homme près de Déborah.

Il s'éloigne à son tour. Au loin, l'on entend quelqu'un demander à ce que chacun garde son calme. Un enfant pleure.

Samuel, lui, se rapproche de la fenêtre afin de récupérer son sac et celui de Déborah. Puis il lève la tête vers l'extérieur et se fige. La jeune femme l'imité, n'en croyant pas ses yeux.

Une étrange lumière rouge éclaire les nuages au-dessus des arbres. Mouvante, changeante, elle colore la nuit tel un phare, comme si le soleil déjà éteint se relevait alors qu'il ne devrait pas. Un incendie.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande quelqu'un derrière eux.

Déborah sent ses entrailles se glacer. Le cauchemar n'en finit pas.

6. PARIS

Musique :

Burn my shadows – UNKLE

Il faut longtemps à Selim pour se remettre au travail. La discussion avec son frère a foutu en l'air sa concentration, si bien qu'il passe dix bonnes minutes à fixer son écran sans parvenir à comprendre un mot de ce qu'il lit ; il ne sort de sa léthargie qu'au moment où le téléphone n° 1 bipe dans le silence.

Un message d'Alpha. Il est rentré chez lui, dans son grand appartement parisien, et confirme qu'il n'a pas été contaminé. Alpha est l'un des seuls à pouvoir s'en assurer, grâce aux innombrables pouvoirs qu'il possède.

Le Somm ressemble à une malédiction, expliquait-il sur Esoteric Net. C'est pour cela que je pense qu'il s'agit d'une maladie d'origine magique, bien que je n'aie jamais vu ça de toute ma vie.

Le texto lui permet de se reprendre, de remettre un pied dans la réalité. Lyes va bien, se persuade-t-il, il est capable de se dépatouiller tout seul ; en cela, Selim fait parfaitement confiance à son petit frère.

Non, autre chose le dérange, comme une fausse note sur laquelle il ne parvient pas à mettre le doigt, jusqu'à ce qu'il comprenne ce qui le chiffonne : il n'a pas éprouvé le moindre remords à l'idée de laisser Lyes et ses amis se débrouiller. Il a préféré se consacrer à son boulot plutôt que de s'occuper de

son petit frère. Il en a honte, souvent, en particulier quand ses parents lui reprochent de trop travailler et de ne pas leur rendre visite autant qu'ils le souhaiteraient. Mais Selim est ainsi fait : il ne peut pas se détourner de la mission qu'il s'est donnée il y a si longtemps. Surtout, il ne peut pas mentir. Ni se mentir à lui-même.

— Allez, bouge-toi, mec, marmonne-t-il.

Il envoie un texto à sa mère pour se donner bonne conscience, puis un second à Taly, la prévenant que Lyes se dirige vers Rouen. La jeune femme lui répond quelques minutes plus tard, ce qui lui fait dire qu'elle utilise son téléphone en conduisant, comme toujours. Ensuite, Selim oublie les uns et les autres et replonge dans l'étude de sa carte de Paris.

Le travail coordonné des sorciers mis sur l'affaire lui permet d'avoir accès à un certain nombre de données et d'informations, comme des manifestations de magie, des témoignages, des voyances, qu'il croise avec ses propres relevés. Juste avant l'annonce du confinement, il a arpenté les rues de Paris avec Alpha et a ouvert sa double vue au maximum afin d'entrevoir le plus de traces possible ; ainsi, il a pris un maximum de notes qu'il lui suffirait de trier ensuite, mais c'était sans compter l'épuisement qui s'est emparé de lui. Il n'a pas eu d'autre choix que dormir les deux jours suivants pour récupérer.

À présent, ces données s'offrent à lui en un maelstrom sans fin de chiffres, d'adresses, et surtout d'images et de sensations. Les empreintes laissées par un esprit lui apparaissent toujours de cette manière, erratique et foutraque, comme si le fantôme avait posé ses souvenirs et ses émotions en vrac avant de disparaître. D'ordinaire, Selim les étudie

longuement et interroge les proches de la personne en question, mais il doit désormais faire sans.

Là, il se penche sur le cas n° 23, qui se situerait non loin de chez lui. Il y avait ces traces de lumière sur la porte de l'immeuble, un immense porche fermé par un panneau de bois massif et sculpté. Selim n'a pas eu le temps de mieux caractériser ces empreintes mais, la veille, Alpha a confirmé l'absence d'esprit errant dans le quartier. Ce qui ne peut avoir que deux explications : soit l'on y a apposé une *geis* ou un sortilège, soit un malade du Sømm se trouve dans un appartement du bâtiment.

Par acquit de conscience, il interroge Esoteric Net.

SEL : Sort, sortilège, geis, magie rue Sophie Germain dans le 14^e ? Je suis sur le cas 23. Faites vite.

À cette heure avancée de la nuit, les sorciers sont nombreux à se connecter au forum. La plupart d'entre eux se consacrent à la même chose que Selim, croisant les données, cherchant les traces ; ceux qui le peuvent partent en quête d'autres indices, ou bien, comme Alpha, retrouvent les victimes du Sømm. Malheureusement, à cause de la quarantaine instaurée dans tout le pays, ce travail risque d'être sacrément ralenti.

Une réponse apparaît, que Selim consulte sans perdre une seconde.

Rive : Geis posée rue Sarrette. Protection pour ma grand-mère. Sorry not sorry.

Trop loin pour exercer une influence sur son cas n° 23. En l'absence d'autres messages de la sorte, Selim considère donc que les traces aperçues résultaient du Sømm. Il envoie alors l'alerte dans le sujet prévu à cet effet.

N° 23 : cas probable non confirmé rue Sophie Germain.

Il hésite, puis ajoute :

Alpha vient de rentrer chez lui, laissez-lui le temps de souffler et allez-y, bordel.

Culpabiliser les autres n'est pas vraiment son truc, mais Alpha a besoin de se reposer un peu ; le clairvoyant, aussi puissant qu'il peut l'être, commence peu à peu à accuser son âge. Selim irait lui-même s'il le pouvait mais il demeure coincé dans son cagibi.

Une fois l'annonce postée, il décide de se faire un café. L'horloge au mur ne fonctionne plus faute de pile, le radio-réveil indique 23 h 45 et la fatigue se fait sentir. Ou le stress, plutôt. Selim roule sur la réserve depuis des jours, et il n'a pas l'intention de ralentir.

C'est ce moment que choisit le téléphone n° 1 pour jouer la mélodie attribuée à Romain, un jeune médium qui vit à Tours et qui s'est précipité à Paris à l'annonce du confinement. Selim prend l'appel sans attendre.

— Tout va bien ? demande-t-il tout en se servant son café.

— Putain mec, non. C'est la merde.

Le ton que Romain emploie est proprement terrifié. Selim tressaille, repose son mug afin d'éviter de le faire tomber, puis se rassied à son bureau.

— Qu'est-ce qui se passe ? interroge-t-il en essayant de conserver son calme.

— J'étais sur le cas 21 l'autre jour, tu te souviens ? Je devais juste jeter un coup d'œil mais je crois que je l'ai chopé.

Stupéfait, Selim garde le silence le temps d'une seconde ou deux sans savoir quoi répondre.

— Tu es sûr ? fait-il.

— Ouais. Sur le moment je pensais n'avoir rien touché, mais il faut croire que cette saloperie s'est posée sur mes fringues ou sur mes pompes. Putain, je prends toutes les précautions possibles, d'habitude !

— Doucement... Tu as des symptômes ?

— Les trucs habituels, la fatigue, les vertiges... J'ai manqué de me péter la gueule ce matin. Là je commence à avoir du mal à garder les yeux ouverts.

La peur de Romain contamine Selim, qui peine à ne pas céder à la panique à son tour. Merde, il ne se laisse pas aller, d'ordinaire. Il affronte tout avec maîtrise et détachement, et c'est pour cela que ses amis lui font confiance, parce qu'il garde la tête froide en toutes circonstances.

— Bon, OK, reprend-il. Tu es resté chez toi depuis ?

— Oui, j'avais un doute alors j'ai respecté la procédure.

— Tu as bien fait.

— Je n'ai jamais déconné là-dessus. Je sais dans quoi je me suis engagé, mais putain... C'est autre chose quand on y est confronté.

— Je ne peux que te croire sur parole.

Selim n'a vu qu'une seule victime du Somm, juste avant le début de la quarantaine parisienne. Le spectacle était terrifiant par sa normalité : une femme de cinquante ans endormie, allongée dans son canapé, inconsciente de tout ce qui l'entourait. Sauf qu'elle ne se réveillerait jamais, qu'elle mourrait trois jours plus tard, et que tout ce que contenait son appartement, ses meubles, ses livres, ses vêtements, était potentiellement contaminé par la maladie. Selim a eu l'impression de se tenir dans un endroit toxique, dangereux, menaçant, tant qu'il en a rêvé plusieurs fois depuis. Il touchait

quelque chose dans ses songes, et se réveillait en sursaut parce qu'il était sûr qu'il allait mourir à son tour.

Il soupire, ne sachant que dire afin de rassurer son ami. Romain va mourir, et il en a conscience...

— Tu veux que je fasse quoi ? demande Selim.

— J'ai déjà mis tous mes trucs en ordre. Il y a une lettre pour ma famille et une pour Gabrielle. Justement, au sujet de Gabrielle... Elle ne doit pas être au courant. Pas avant que je... pas avant que je m'endorme. Tiens-la éloignée, empêche-la de venir me voir.

— Tu es sûr ? Tu ne veux pas lui dire au revoir ?

— C'est trop difficile. Je sais en plus qu'elle tentera de rejoindre Paris et je refuse qu'elle prenne le moindre risque. Fais ça pour moi, s'il te plaît.

— OK.

Un calme glacial commence peu à peu à envahir Selim. Passé la sidération, il parvient à se remettre en mode « machine », à analyser les faits sans se laisser déborder par les émotions, les siennes et celles des autres. Faire le tri entre ce qui est contrôlable et ce qui ne l'est pas, voilà la clef ; or, ici, il ne peut plus rien pour Romain.

— Tu penses qu'il te reste combien de temps ? interroge-t-il.

— Deux jours grand max.

Selim note l'info sur un calepin aux pages couvertes de gribouillages, puis annonce :

— J'appellerai les secours dans quatre jours. S'ils te retrouvent alors que tu es encore conscient, ils vont tenter de te ranimer et seront contaminés à leur tour.

— Pas si j'accélère le processus.

Le ton décidé foudroie Selim, qui laisse tomber son crayon. Mais en fait de stupéfaction, c'est la colère qui l'emporte.

— Tu ne feras pas ça, Romain, gronde-t-il. Parce que si nous parvenons à trouver une solution, tu seras hors-jeu.

— Tu sais très bien que vous ne trouverez pas de solution dans les sept jours. C'est trop tard.

— Non. Il n'est jamais trop tard et ça ne fait pas partie de la procédure que nous avons mise en place.

— J'emmerde la procédure.

Selim ne prend même pas la peine de répondre, le signe le plus évident de son mépris. Et Romain le capte parfaitement.

— D'accord, tu as raison, soupire-t-il après un silence.

— Tu as toujours la *geis* d'Alpha ? Celle qui atténue les effets de la magie ?

— Ouais, j'ai commencé à l'appliquer. Je ne sais pas si ça servira à quelque chose, mais bon.

Un message apparaît sur l'écran de l'ordinateur, ce qui attire l'attention de Selim. Quelqu'un est allé s'occuper du cas n° 23. Romain l'a sans doute vu lui aussi, puisqu'il dit :

— Je vais te laisser bosser, tu as du taf.

— Rappelle-moi si tu as besoin de parler. Et si tu peux me prévenir quand tu t'endormiras...

— Je vais essayer. Tu n'oublies pas pour Gabrielle, hein ?

— Ne t'inquiète pas.

— Super. Putain, j'ai le seum, mec. Pour de bon cette fois.

Selim l'entend s'esclaffer à l'autre bout du fil. Romain disait souvent en rigolant qu'il attraperait le seum à force de prendre des risques comme ils le font, mais pour une fois, cela ne prête pas vraiment à rire.

— Je suis désolé, Romain.

— Ça ira. Si ça permet de sauver le monde... c'est déjà ça.

Fais attention à toi.

— Bon courage. À plus tard.

Selim coupe la conversation et ouvre un autre message sur le forum, mais les mots se mélangent sous ses yeux, si bien qu'il doit relire trois fois la même phrase avant de la comprendre. Puis il se prend la tête entre les mains et se force à respirer profondément.

Ils savaient que certains d'entre eux finiraient par tomber malades à leur tour. Cela faisait partie des risques. Si Romain est le premier à succomber, il ne sera sans doute pas le dernier... Mais comment stopper cette épidémie ? Comment l'enrayer alors que rien ne semble capable de se mettre sur son chemin ? Doit-on l'ajouter à la longue liste d'événements surnaturels qui s'abattent sur la planète depuis des mois ?

Les sorciers le pressentent depuis longtemps, quelque chose est en train de muter. La machine du monde s'apprête à changer de régime, les signes s'accumulent, la magie s'affole... Le soleil qui s'éteint, les vagues d'agressions et d'attentats, le Somm, tout cela n'est que la partie émergée de l'iceberg ; dans l'ombre, d'autres phénomènes surviennent. Des apparitions d'esprits de plus en plus nombreuses, ou bien des non-morts, des élémentaux, des exorcismes qui tournent mal, des visions de catastrophe à venir. L'on a pensé que tout avait commencé lors de l'éclipse solaire partielle de novembre dernier, mais à mesure que les sorciers enquêtent, ils rapportent d'autres événements d'ampleur, ou des détails qu'ils n'avaient pas encore remarqués jusqu'ici.

Un point de départ lointain, pour un résultat dont on ignore tout. Selim parvient à repousser sa trouille la plupart du

temps, mais pas toujours. C'est parce qu'il a peur qu'il se consacre à détruire le Somme, à tenter de comprendre la tempête qui se profile peu à peu. Cela se fera sans Romain, qui va payer de sa vie leur impuissance à tous.

Selim a promis de ne pas prévenir sa petite-amie, du moins pas avant d'être sûr que Romain se soit bien endormi. Il n'a pas envie d'obéir ; sur son téléphone, il cherche le numéro de la jeune femme, une musicienne et sorcière comme eux, regarde longuement son pseudo – Fragmenta – s'afficher sur l'écran.

Il n'a pas envie d'obéir, mais il le fera quand même. Et elle lui en voudra à mort.

À la place, il envoie un message à Agathe, chez qui Gabrielle s'est réfugiée pendant la quarantaine. Il ne souhaite pas forcément lui parler, ni prendre le risque qu'on écoute leur conversation ; Gabrielle pourrait se trouver dans le coin. Selim se sent lâche, pour le coup, ce qui ne lui fait ni chaud ni froid d'ordinaire. Il faut croire que les temps ont changé.

Romain est malade. Empêche Frag de le contacter.

Selim ne s'est jamais vraiment entendu avec Agathe, qui le trouve trop cynique – alors qu'il pourrait aisément lui retourner le compliment. Pour une fois cependant, il la plaint. Elle lui répond dans les cinq minutes, la preuve qu'elle non plus ne dort pas à cette heure tardive.

Merde. Combien de temps ?

Deux jours. Trois si les sorts d'Alpha fonctionnent.

Soudain, Selim songe qu'il n'aurait peut-être pas dû la prévenir, car Agathe risque bien de faire fi des volontés de Romain en révélant tout à son amie. Mais sa réponse le rassure :

OK. Tu me tiens au courant ?

Puis :

Bon courage à Paris.

Oui, les temps changent. Même Agathe devient sympa.

Ce qui lui fait penser à quelque chose, un fait oublié dans la chronologie des événements. Agathe et son pote Is ont tous les deux participé à un exorcisme en Bretagne, un cas étrange qui leur a donné du fil à retordre et qui demeure encore inexpliqué. Cela s'est produit avant l'éclipse solaire, pendant l'été. Selim entoure le mois d'août du calendrier de 2014 et ajoute un point d'interrogation à côté ; il devra demander des explications à Agathe, qu'il soupçonne d'avoir menti.

Quand il revient à son bureau, après avoir récupéré sa tasse de café froid, Selim découvre un nouveau fil posté sur le forum.

[Foyer épidémique – Lille]

Hectov : Retrouvé les 2 personnes atteintes du Somm détectées à Lille (Silence avait raison). Secteur bouclé autour de la ville : Aurore les routes par le nord et moi par le sud. Ai profité de la trouille des habitants d'une commune pas très loin pour provoquer une émeute & bloquer l'autoroute A1. Intervention des keufs avec plusieurs blessés + un incendie. Pas fier de moi sur ce coup-là, mais ne voulais pas prendre de risques. Ai posé 3 gessa autour de la ville pour éviter la propagation du Somm.

Les 2 cas étaient déjà endormis quand nous sommes arrivés. Avons prévenu les autorités. Pas d'autres malades détectés dans la région, mais impossible d'être sûr.

Restons sur place avec Aurore au cas où. Faites gaffe à vous.

7. ÉTRETAT, NORMANDIE

Musique :

Welcome Home – Radical Face

La route défile, la voiture fonce à travers la nuit. À l'arrière, Lyes lit les panneaux et se sent impuissant. Mais impuissant à quoi ? À faire demi-tour ? À remonter le temps ? S'il le pouvait, jusqu'à quand remonterait-il, quel événement changerait-il ?

Pas besoin de chercher longtemps. La date est gravée au fer rouge en eux, comme pour souligner ce qui manque désormais dans leur vie. Un membre fantôme qui fait mal, tout le temps, qui se manifeste en permanence, qui appelle tout un chacun à lui lorsqu'on s'y attend le moins. Même plus la possibilité de rire ou de s'amuser sans la culpabilité de respirer, alors que leur ami a disparu dans un trou noir, figé à jamais dans sa tristesse. C'est comme ça que Lyes imagine Lucas : un mannequin de cire au corps fracassé, prisonnier d'un cercueil de verre parcouru de fêlures.

Il refuse toujours d'y penser. Et ça marche, la plupart du temps. Lyes s'est consacré à l'obtention de son bac l'année précédente – qu'il a obtenu avec mention –, puis il a travaillé tout l'été pour mettre de l'argent de côté, se payer le permis de conduire et une voiture. Déjà, il organisait ce voyage dans sa tête, en planifiait les étapes, imaginait la rencontre à la fin, les retrouvailles avec l'esprit de Lucas qui l'attendrait dans la maison de vacances de ses parents.

Lucas traitait Lyes d'éternel rêveur, jusqu'à ce que ce dernier lui réponde, un jour, par la citation qu'il préfère de l'un de ses livres favoris : « *Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à être un rêveur* »¹. Il s'attendait à ce que son ami se moque de lui ; en réalité, Lucas a souri, et acquiescé en silence avant de dire simplement :

— Non, c'est vrai. Je veux que l'on continue de rêver tous ensemble. Je veux que vous soyez tous là pour mes vingt ans. On fera ce road-trip, on formera les étoiles de notre constellation.

Le rêve, malheureusement, a fini par se transformer en cauchemar, à l'image de cette nuit sinistre qu'ils traversent au milieu de nulle part, alors qu'ils doivent rentrer chez eux pendant qu'une maladie menace de tous les anéantir.

— Dix kilomètres avant Rouen, annonce Kathia.

Lyes sort de sa réflexion, se maudissant de laisser ces pensées dériver toutes seules, comme attirées vers Lucas et son fantôme.

À l'avant, Pierre demeure concentré ; dans le rétroviseur, Lyes aperçoit l'air sérieux qu'il ne prend jamais d'ordinaire, sauf quand il conduit. Kathia, elle, consulte son téléphone à intervalle régulier, craignant sans doute qu'ils s'égarer. Plusieurs fois déjà, des véhicules militaires les dépassent sur la route déserte, sans jamais s'arrêter, alors la jeune fille tient à ce qu'ils ne dévient pas du chemin.

— On l'a loupé pour de bon, n'est-ce pas ? demande soudain Julien.

Il fixe le vide devant lui sans le voir, comme perdu. Pauvre gamin en proie à un deuil qui n'en finit pas, suspendu à

1 Le Cirque des Rêves, Erin Morgenstern

la perspective de ce rendez-vous plein de promesse. Lyes s'en veut terriblement de les avoir embarqués là-dedans.

— C'est possible, répond ce dernier à contrecœur.

— Est-ce qu'il pourrait quand même venir nous retrouver ? Ailleurs, plus tard ?

— Je ne sais pas. On ne peut jamais savoir.

Julien baisse la tête, les yeux rivés sur son téléphone. Le fond d'écran de l'appareil est un cliché de lui et de Lucas, souriant tous les deux sous un radieux soleil d'automne. La dernière photo qu'on a prise de lui.

Lucas allait mal depuis des mois sans que personne ne sache réellement pourquoi, même Julien, qui était pourtant son plus proche ami. Ses notes baissaient, il se montrait insolent envers ses profs, se désintéressait de tout.

Lucas rêve de liberté, disait Kathia.

Elle aussi en rêvait à cause de ses parents trop sévères, alors elle comprenait parfaitement leur ami. Mais elle ne pouvait pas se douter combien elle avait raison, et combien cela le perdrait.

Avec le temps, Lucas n'allait plus en cours. Il disparaissait des jours entiers, s'invitait à des soirées d'étudiants qu'il ne connaissait même pas, et a fini une nuit en dégrisement après avoir été ramassé par la police. Ça ne l'a pas empêché de recommencer. Jusqu'à la fête de trop, le verre de trop, la bravade de trop.

Ce soir-là, alors qu'ils étaient tous présents pour célébrer l'anniversaire de Kim, Lucas a fait une chute depuis le balcon du deuxième étage de la maison. Il s'y était isolé car sa petite-amie venait de l'engueuler à cause de son comportement, il y a été rejoint par Lyes qui voulait lui parler. Lyes qui a tout vu et qui n'a rien pu empêcher.

Lucas et son agitation alcoolisée, bien trop proche du vide, inconscient de se tenir si près du bord, penché au-dessus de la rambarde. Ce n'était rien qu'un accident, banal et évitable. Le point final d'une interminable période de cris de rage et de silences dangereux, de colère inavouée, de secrets qu'il refusait de confier à ses amis et qu'il noyait dans une dérive qui ne lui ressemblait pas du tout. La fin était peut-être déjà écrite, après tout.

Oui, Lyes a tout vu, et il n'a rien pu empêcher. Il l'a vu basculer, tomber, il a mis de longues minutes à enregistrer ce qui venait de se passer, pour ensuite se précipiter vers la rambarde et regarder, espérer que Lucas se relève, qu'il rit avec désinvolture, qu'il finisse peut-être avec une jambe cassée parce qu'il pouvait être con parfois, à faire le pitre et à se blesser comme un idiot. Mais en bas, étendu dans l'herbe, il y avait ce mannequin désarticulé, une poupée de cire encore vivante mais à peine, aux os brisés, à la tête fêlée de laquelle ses rêves s'échappaient. Lucas est mort aux urgences une heure plus tard.

Ils l'ont appris après, une fois la boîte en bois refermée et enterrée lors d'une froide matinée de décembre : les parents de Lucas se séparaient et son père voulait à tout prix qu'il parte vivre avec lui en Chine, choisissant à sa place les études qu'il ferait et l'école qu'il intégrerait. Lucas, bien entendu, le refusait. Puisque les discussions – houleuses, qui finissaient par des cris tard dans la nuit – ne suffisaient pas, il a commencé à se laisser aller. Il faisait tout, en somme, pour montrer à son père combien ce dernier se trompait, qu'il ne pouvait pas contrôler son existence comme il l'a fait pendant des années avec son épouse. Ce qui n'a servi à rien.

Les cinq amis survivants ont tenu bon ensemble, comme ils l'ont pu. Il y avait le bac à passer – seul Pierre ne l'a pas obtenu, parce qu'il devait se réorienter pour intégrer une autre filière –, le silence à apprivoiser. L'absence ne serait jamais comblée, mais Lyes gardait en lui la promesse du rendez-vous, l'anniversaire d'un fantôme qu'il désespérait chaque jour de croiser. Après la rencontre dans le jardin, près des hortensias, la vie pourrait reprendre son cours.

Sauf que les rendez-vous manqués ne se rattrapent pas. Et ils le comprennent, là, dans leur vaisseau voguant sur la nuit.

– Merde, les flics, lâche soudain Pierre.

Ils approchent de Rouen, dont on aperçoit les lumières au loin. La voiture de police les dépasse prudemment et l'homme sur le siège passager leur fait signer de s'arrêter sur le bas-côté, ce à quoi Pierre obéit. Il ouvre ensuite sa fenêtre lorsque l'agent vient à leur rencontre.

– Le couvre-feu est décrété depuis une heure, leur annonce-t-il avec calme. Où allez-vous comme ça ?

– À Orléans, répond Pierre. Nous devons rentrer chez nous mais l'annonce nous a pris de court. On pensait s'arrêter à Rouen et trouver un hôtel.

– Des gymnases ont été réquisitionnés, nous allons vous y conduire.

Kathia se tourne vers Lyes, qui hausse les épaules.

– C'est foutu de toute façon, dit-il à voix basse. Autant faire ce qu'ils disent.

– Et Taly ?

– Au pire, on la retrouvera demain matin.

Pierre redémarre et suit le véhicule de police devant eux. À peine cinq minutes plus tard, les voilà dans la ville, à

arpenter les rues désertes gardées par quelques voitures au gyrophare allumé, jusqu'à ce qu'ils parviennent à une petite zone en retrait entourée d'arbres. Un parking plein, un bâtiment en plein milieu...

Terminus. Le voyage s'arrête ici.

Guidé par les policiers, Pierre entre dans le parking et se gare à l'un des rares emplacements libres. Le flic revient les voir avant de s'en aller :

— La fin du couvre-feu est fixé à 7 h demain matin. Des agents municipaux sont là pour répondre à vos questions si vous en avez.

— On doit dormir ici ? demande Kathia.

— Oui, prenez juste vos affaires si vous avez peur qu'on les vole.

Il les laisse là-dessus et retourne à son véhicule.

— Il y a des flics et des militaires partout, note Julien en scrutant l'extérieur. On n'a pas le choix, je crois.

Ils obéissent, alors, et récupèrent leurs sacs et leurs duvets. Lyes sent sur eux le regard des soldats postés autour du gymnase, ce qui le met mal à l'aise ; il lui est déjà arrivé d'avoir des démêlés avec les forces de l'ordre simplement parce qu'il marchait dans la rue et que sa tête ne leur revenait pas.

— Lyes ? Ça va ? s'enquiert Kathia, qui croule sous le poids de son sac.

Elle paraît anxieuse. La lumière des lampadaires éclaire son visage et le rend plus pâle encore, montrant combien elle s'inquiète. Pour elle, pour lui, pour tout le monde. Même pour Lucas, parce que s'ils manquent le rendez-vous, lui aussi pourrait errer comme ils le font, perdu et souffrant d'être séparé d'eux.

— Je suis fatigué, c'est tout, répond Lyes.

Ils gagnent le gymnase en vitesse, cherchant la lumière et la chaleur, fuyant l'obscurité de ce monde qui leur paraît soudain hostile. Une étrange maladie rôde dehors, faite de sommeil éternel et d'implacable fatalité. Où se trouve-t-elle, cette vague terrifiante qui balaie tout sur son passage ?

Une fois à l'intérieur, Lyes se fige. Le gymnase est plein à craquer, rempli d'une foule en attente de réponses, nerveuse et apeurée. Une bonne centaine de personnes s'est réfugiée ici, au bas mot. Leurs voix résonnent entre les murs.

— Drôle de manière de mettre des gens en quarantaine, ironise Julien. Ils espèrent quoi, là ? Si quelqu'un est contaminé, nous sommes tous condamnés.

— Selim ne nous aurait pas dit de venir s'il avait détecté des cas de Somm dans le coin, rétorque Lyes.

— Et s'il se trompe ?

— Cela voudrait dire que tous ses « collègues » se trompent.

Il ne développe pas, ce qui serait inutile. Il leur a déjà expliqué en long, en large et en travers que les sorciers, dont son frère fait partie, prennent d'innombrables précautions, et qu'ils se plantent rarement. De plus, Lyes lui-même serait capable de détecter les cas de Somm, en tant que dévoreur d'âmes ; son unique semblable, Élias, lui a confirmé qu'il était en mesure de les voir, même s'il peine à le croire.

Peu désireuse de laisser une mauvaise ambiance s'installer entre eux, Kathia lance :

— Bon, ne restons pas là et trouvons une place.

Elle s'engouffre en premier dans la foule, se frayant un passage à travers les rangées de lits de camp et de sacs de couchage étendus sur le sol. Les garçons la suivent à la trace.

Les visages tendus de tous ces gens effraient Lyes, qui ne peut s'empêcher de penser au pire. Que se passerait-il s'ils venaient à paniquer ? Où sont les issues de secours ? Il les cherche du regard, en repère deux, puis une troisième au fond. Les rares fenêtres qu'il aperçoit se situent bien trop haut pour que l'on puisse voir ce qui se passe à l'extérieur.

Lyes a l'impression d'étouffer. Trop de monde. Trop de bruit. Pas assez d'air.

On se calme, se sermonne-t-il. Devant lui, Kathia dépose déjà ses affaires près d'un pan de mur inoccupé, juste à côté d'une porte vitrée qui conduit à une petite cour. Dehors, plusieurs personnes se grillent une cigarette à la lueur d'un lampadaire, ce qui suffit à lui rendre un petit peu de sérénité, stoppant net la crise d'angoisse qui se pointait.

— Tu es sûr que ça va ? lui demande Julien. Tu es tout pâle.

— Ce n'est rien, j'ai juste... j'ai juste flippé.

Lyes s'esclaffe, un rien gêné et peu ravi de devoir admettre devant ses amis que la situation lui fait peur. Mais elle leur fait peur tous les trois aussi. Il n'est pas le seul à ne pas savoir où il met les pieds.

— Ils distribuent des bouteilles d'eau, intervient Kathia. Je vais aller en chercher, tu viens avec moi ?

Lyes la suit et, plus loin, la jeune fille lui demande sur un ton sérieux :

— Tu me dirais s'il y a un truc grave ?

— Quoi ?

Elle hausse les épaules.

— Tu as l'air bizarre depuis qu'on est arrivés. Je m'inquiète un peu. Julien et Pierre aussi.

— J'ai du mal à accepter qu'on doive faire demi-tour.

Kathia s'arrête, l'obligeant à faire de même. Elle paraît toute triste, d'un coup, paumée et en colère. La culpabilité que Lyes éprouve depuis leur départ refait surface, lui rappelant qu'il aurait dû partir seul, ne pas embarquer ses amis dans ce voyage insensé qui risquait de les décevoir.

— Peut-être que nous aurions dû continuer jusqu'à Brest, déplore Kathia. Tant pis pour tout ça, le Somm et les militaires...

— Non, nous ne pouvons pas continuer. Les flics auraient eu mille occasions de nous arrêter.

— Tu crois ?

Il acquiesce, ce qui semble apaiser la jeune fille. Ils parviennent ensuite à l'autre bout du gymnase, récupèrent des bouteilles d'eau et des sandwichs distribués par des bénévoles, et font demi-tour, les bras chargés.

— Attends, lui dit alors Kathia.

Elle ralentit et lui montre le fond de la salle, leurs deux amis restés seuls, le mouvement d'une séparation qui suit un baiser. Et Lyes sourit. Les voilà témoins clandestins de cette histoire qui naissait doucement, qui prend forme dans un gymnase bondé en plein couvre-feu.

— Enfin, commente Kathia. Pas trop tôt.

— Tu as fait exprès ?

Elle lui répond par un sourire malicieux. Puis une voix familière se fait entendre, qui l'appelle par son prénom :

— Lyes, tu es là !

Jouant des coudes pour se frayer un chemin, Taly les rejoint d'un pas rapide, l'air à la fois affolé et soulagé, les joues rouges, ses cheveux noirs s'échappant de son chignon. Elle les prend ensuite tous les deux dans ses bras comme pour s'assurer qu'ils se tiennent bien là, devant elle, avant d'ajouter :

— Je n’arrivais pas à te joindre, il n’y a plus de réseau. Mon Dieu, je n’en reviens pas de vous avoir trouvés... Vous allez bien ?

— Ça va, répond Lyes, soulagé de la voir lui aussi. Tu nous cherches depuis longtemps ?

— Je n’en ai même pas eu le temps. Les flics m’ont cueillie alors que j’arrivais à peine à Rouen, et je tourne en rond dans ce putain de gymnase depuis des heures. Vous n’êtes pas que tous les deux, j’espère ?

Lyes lui montre Pierre et Julien un peu plus loin, embêté de devoir les déranger. Ils les rejoignent quand même en faisant comme si de rien n’était.

— Tu as réussi à appeler ton frère ? lui demande Taly. Il paraît que tes parents deviennent dingues...

— Je l’ai eu tout à l’heure sur Messenger. Il bossait toujours.

— Il m’a dit qu’ils étaient sur une piste au sujet du Somm, mais il n’a pas voulu m’expliquer.

Elle leur raconte ce qu’elle sait en quelques mots, que tous les quatre écoutent avec attention. Ils ont découvert ensemble l’ampleur du Somm il y a quelques semaines, en même temps que les mises en garde de Selim qui leur recommandait de se montrer prudents car la maladie restait mortelle.

Un peu plus tard, le calme envahit le gymnase à mesure que les heures passent, les réfugiés s’apprêtent à dormir loin de chez eux. Les conversations s’éteignent, la peur s’atténue. L’on entend parfois des rires. Des murmures d’enfant. Vers minuit, Lyes suit Taly lorsque cette dernière sort pour fumer une cigarette, laissant ses trois amis à leur discussion à voix basse, chacun enfoui dans son sac de couchage.

La nuit est claire, les étoiles brillent comme à leur habitude, un vent frais souffle et fait bruisser le feuillage des arbres. Taly s'assied un peu en retrait des autres fumeurs, sur un banc plongé dans l'ombre ; son visage fatigué s'illumine brièvement quand elle actionne son briquet, puis elle demande :

— Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

Lyes sourit. Impossible de lui cacher quoi que ce soit, et ce depuis toujours. Taly est comme une grande sœur pour lui, il la connaît depuis qu'il est enfant. Elle a été la confidente de son début d'adolescence jusqu'à ce qu'elle déménage dans une autre ville, le rendant inconsolable pendant des mois.

— Je m'en veux un peu que tu te sois sentie obligée de venir nous chercher, répond-il.

Il déplace un caillou avec le bout de sa chaussure, les mains dans les poches de son jean, puis s'assied à côté de la jeune femme.

— Je ne me suis sentie obligée de rien, rétorque cette dernière.

— Quand même.

Ils laissent le silence les envelopper, un silence tranquille et apaisé à peine rompu par le souffle de Taly lorsqu'elle recrache la fumée de sa clope.

— Vous avez dû abrégé votre voyage, n'est-ce pas ? reprend-elle. C'est ça qui te perturbe ?

— Ouais. Et ça ne me perturbe pas. Ça me fait carrément chier.

— Je comprends. Que voulais-tu faire ? Continuer ?

Cette fois, Lyes ne répond pas. Depuis des mois, les mêmes mots tournent en boucle dans sa tête.

Qu'aurions-nous pu faire ?

Personne ne peut rien faire. Ils ne peuvent plus reprendre la route et achever leur épreuve. Ils ne peuvent pas remonter le temps, ni sauver Lucas. Il n'y a plus rien à faire, et tout à regretter.

— Tu ne pouvais pas l'empêcher de tomber, dit alors Taly. Tu crois que c'est de ta faute, mais ce n'est pas vrai.

Il y a tant de compassion dans sa voix que Lyes sent ses yeux lui piquer. Comme chaque fois, elle trouve les mots qu'il faut, comme s'il s'agissait d'un super-pouvoir.

Il ne lui en a parlé qu'à elle, de sa culpabilité. Celle qui le ronge depuis le début, à croire qu'il a lui-même poussé Lucas au-dessus de ce balcon. Il était en colère parce que Lucas déconnaît à plein régime et allait gâcher l'anniversaire de Kim ; cette dernière, déçue, s'apprêtait à le quitter. Alors Lyes a voulu lui parler, ils sont montés tous les deux dans la salle de jeux située à l'étage, ont commencé à discuter, et Lucas s'est emporté. La suite de l'histoire, ils la connaissent tous.

— C'était un accident, Lyes, insiste Taly.

— Pourquoi je m'en veux autant, alors ?

Elle secoue la tête, puis écrase sa cigarette.

— Tu t'en veux parce que tout le monde s'en veut dans cette situation, dit-elle. Écoute...

Lyes sent son cœur se serrer quand elle se tourne vers lui et pose une main sur son épaule, un geste qu'elle ne fait jamais d'habitude. Taly ne montre jamais son affection pour qui que ce soit, elle évite toujours le contact avec les autres ; ce qu'elle va lui annoncer s'avère sans doute grave, alors, si elle agit ainsi.

— Arrête ça, marmonne-t-il.

— Non, écoute-moi. Selim n’osait pas te le dire, mais tu dois savoir. Lucas n’est plus là. Il ne l’a jamais été.

Lyes baisse la tête sous le choc. Pas parce que ça le surprend. Au contraire, il s’en doutait déjà. Depuis le début. Il refusait juste de l’accepter.

— Selim a cherché, reprend Taly. Il voulait s’assurer que ton pote ne traîne pas dans le coin parce qu’on sait combien les esprits souffrent de ne pas pouvoir s’en aller... Mais Lucas est bel et bien parti. Il ne vous attend pas à Brest.

La main sur son épaule redescend pour s’emparer de sa main à lui, qu’il serre un peu trop fort. Mais Taly ne dit rien, elle se contente de le regarder avec inquiétude.

— Pourquoi ça fait si mal, alors ? murmure Lyes. S’il est parti... S’il ne nous hante pas...

— Parce que ça fait toujours mal.

Les larmes lui montent aux yeux, mais Lyes ne les retient pas. Il les laisse couler en se demandant comment il a pu se montrer aussi idiot à croire que le fantôme de son ami serait resté rien que pour eux.

— Vous devez rentrer chez vous, dit Taly avec douceur. Tu auras tout le temps de reprendre ce voyage. Pour vous, cette fois. Pas pour lui.

Lyes se redresse, puis il essuie ses larmes.

— Tu as raison, fait-il. J’aurais dû écouter mes parents et attendre un peu avant de partir.

— Non, ce n’est pas ce que j’ai voulu dire. Tu as fait ce que tu pensais être le mieux pour toi. Et pour tes amis. Ce n’est qu’un hasard si le Somm est venu tout foutre en l’air.

Taly n’a jamais cru au destin, ni à Dieu, ni à quoi que ce soit d’autre, et ce n’est pas aujourd’hui que cela va commencer.

Lyes l'admire pour cette raison, parce que rien ne l'impressionne, parce qu'elle suit sa propre route sans se poser de questions.

— Merci d'être là, dit-il.

Le sourire triste que Taly lui adresse en réponse lui réchauffe le cœur ; elle, elle est venue au rendez-vous.

8. DOUAI, NORD

Musique :

Waves – Dean Lewis

– Et maintenant, un incendie, marmonne Samuel devant la fenêtre. Quelle soirée.

Déborah ne parvient pas à quitter des yeux cet étrange spectacle, la lumière rouge au-dessus des arbres, la fumée qui commence à apparaître. C'est à peine si elle se rend compte que Samuel lui rend son sac.

– On dirait que le feu se rapproche, s'alarme soudain quelqu'un derrière eux.

Au même moment, les lampes du restaurant se rallument. Ils ne sont plus très nombreux à être restés, hébétés et peu rassurés. Déborah n'en mène pas large non plus.

– Peut-être que nous devrions trouver un autre endroit pour...

Elle est interrompue par la voix autoritaire d'un homme venu de nulle part, si forte qu'elle en sursaute. Un militaire. Sans doute un gradé.

– Nous devons évacuer la zone, ordonne-t-il. Merci de nous suivre.

Déborah échange un regard avec Samuel, mais elle n'a pas le temps de dire quoi que ce soit que plusieurs soldats s'engouffrent dans le restaurant pour les faire sortir. Une fois dehors, elle se cogne à la foule de réfugiés massée devant l'établissement, un attroupement compact et agité qu'un rien

pourrait faire exploser ; les visages déformés par la peur, l'incompréhension et la colère l'effraient un peu.

Puis elle réalise que l'écrivain ne se trouve plus à côté d'elle.

La jeune femme le cherche du regard avec une angoisse grandissante. Elle n'est pas loin d'y céder lorsqu'elle sent une main attraper son bras, et entend la voix de Samuel lui dire avec calme :

— Tout va bien, je ne suis pas parti.

Déborah ne peut s'empêcher de se traiter d'idiote.

— Ça se voyait tant que ça que j'étais en train de paniquer ? répond-elle.

— Oh, à peine.

Son ton ironique manque de la faire éclater de rire, en dépit de sa trouille. Histoire d'éviter de le perdre de nouveau, Déborah accroche son bras au sien, tandis que les militaires somment la foule d'avancer.

— Vous êtes venus en voiture ? leur demande un soldat qui passe parmi eux.

Il est très jeune, mais parle déjà comme un robot. Déborah répond :

— Oui, elle est garée le long de la départementale.

— Vous n'allez pas pouvoir la récupérer tout de suite, un camion va vous déposer. Vous habitez où ?

— À Douai.

— D'accord. À gauche, s'il vous plaît.

Il les invite d'un geste du bras à se diriger vers le fond du parking, où d'autres soldats les guident jusqu'à un véhicule militaire énorme, un camion à la remorque recouverte d'une bâche. Une petite file de civils patiente devant.

— De mieux en mieux, fait Samuel.

— Je vous rassure, on ne propose pas ce genre d'animation aux auteurs d'habitude.

— Vous devriez, pourtant. Ça change.

Déborah s'esclaffe. Peu à peu, l'air frais de la nuit atténue la tension qu'elle ressent dans son dos. Le stress a tendance à crispier ses muscles et à rendre ses os douloureux, alors elle est heureuse de s'éloigner de tous ces gens. Leur proximité lui mettait les nerfs en pelote.

Une fois devant le camion, Samuel lui demande :

— Et où vais-je passer la nuit ?

— Je n'allais pas vous laisser dormir dehors, si c'est ce que vous craignez.

— On ne sait jamais.

Il sourit toujours, et Déborah se demande si ce n'est pas lui qui la drague, finalement. Puis elle rallume son téléphone – qui indique qu'il est déjà minuit passé – et découvre deux messages de sa mère envoyés il y a à peine une demi-heure.

J'ai appris qu'il y avait un incendie, j'espère que tout va bien.

Elle hésite.

— Ça vous ennuie si on se rend chez ma mère plutôt que chez moi ? demande-t-elle. Elle s'inquiète, je pense, et j'avoue que moi aussi. Surtout si nous sommes en quarantaine. J'ai peur que si je rentre chez moi ce soir, je ne puisse plus aller la voir demain.

— Ça ne m'ennuie pas du tout.

— Super.

Soulagée, Déborah envoie un SMS à sa mère pour la prévenir de leur arrivée – sans préciser qui l'accompagne –, préférant ne pas lui téléphoner afin d'économiser la batterie. Une réponse lui vient à peine deux minutes plus tard.

— Au moins, nous ne la sortons pas du lit, remarque Samuel.

— Avec ce qui se passe, je ne suis pas sûre qu'elle aille se coucher de sitôt. Pas tant que je ne suis pas rentrée, en tout cas.

Elle marque une pause, puis ajoute :

— Et pour être honnête, elle sera ravie de vous voir chez elle. Elle a adoré vos bouquins.

— Quelqu'un de bon goût, alors.

Pendant qu'ils discutent, les premiers civils prennent place dans la remorque en fonction de l'endroit où ils descendent ; le camion va faire des arrêts dans les communes voisines pour leur permettre de rentrer chez eux et, par chance, Déborah et Samuel se trouvent dans les premiers. Une fois tout le monde à bord, le véhicule quitte la zone commerciale.

Plusieurs voyageurs commentent la situation, certains avec nervosité, d'autres avec philosophie. Ceux qui ne disent rien fixent le vide devant eux, épuisés. Les deux seuls enfants qui les accompagnent se sont endormis. Déborah, elle, peine à faire du tri dans ses idées : elle a du mal avec l'agitation et le bruit, et ne supporte pas de ne pas avoir le contrôle sur les événements. Si Samuel n'avait pas été là, elle se serait sans doute roulée en boule dans un coin pour attendre que ça passe.

Elle le regarde à la dérobée alors qu'il est plongé dans son téléphone, l'air soucieux, répondant à quelqu'un par messagerie interposée. Déborah ne parvient pas à se faire une idée de la façon dont il aborde la situation. Agit-il toujours avec ce calme olympien, ou bien est-il impliqué ? Elle a déjà eu la sensation, plusieurs fois, qu'il était au courant de quelque chose. Il connaissait l'existence du Somme, a prévenu qu'ils ne

risquaient rien... Comment l'un des écrivains les plus en vogue du moment peut-il en savoir autant sur le sujet ? Il y a toujours eu une aura de mystère autour de lui, et plus encore ces deux dernières années, quand il est revenu sur le devant de la scène avec son nouveau livre. Personne ne s'attendait à ce que Samuel Hugo accepte de publier un autre roman, surtout chez son éditeur ; quelque chose l'aurait décidé, a-t-il dit. Quelque chose d'important en rapport avec son histoire personnelle.

Ce qui demeurera son secret, songe-t-elle. Ça suffit.

Déborah fait partie de ceux que la curiosité mène par le bout du nez. Ça la perdra, un jour.

Dehors, la route défile, la zone commerciale s'éloigne. L'on peut apercevoir à présent l'ampleur de l'embouteillage, avec dans le fond la menace de l'incendie, la lumière rouge sur les nuages et la fumée. Le feu semble avoir gagné du terrain. Mais peut-être n'est-ce qu'une impression.

Le camion marque un premier arrêt, puis un second à Douai, dans le centre-ville désert. Ils sont quatre à descendre ici, accompagnés par un soldat qui les suit afin de s'assurer que chacun rentre bien chez soi ; Déborah et Samuel le remercient une fois parvenus à destination, une petite maison à deux étages située dans une rue en retrait. Tout est calme autour d'eux, la ville semble endormie. Semble seulement, car la plupart des fenêtres sont illuminées, la preuve que les habitants ne dorment pas tous.

— Je ne suis pas mécontente de rentrer, dit la jeune femme en cherchant ses clefs.

— Vous êtes sûre que ma présence ne va pas déranger votre mère ?

— Ne vous inquiétez pas pour ça.

Elle ouvre ensuite la porte en essayant de faire le moins de bruit possible, invite Samuel à entrer, puis referme derrière eux.

Le couloir est plongé dans la pénombre. La lampe du salon est allumée, en revanche, et l'on y perçoit les voix étouffées de deux hommes débattant sur une chaîne d'infos. Déborah retire sa veste, récupère celle de Samuel et suspend le tout sur un porte-manteau. Au même moment, sa mère fait son apparition.

— Je savais bien que j'avais entendu quelque chose, lance-t-elle. Tu pourrais prévenir.

— Je ne voulais pas te surprendre.

La mère de Déborah est une petite dame d'un certain âge, très maigre, frêle comme un oiseau, avec des cheveux gris ramenés en chignon et des lunettes posées sur le bout du nez. Malgré l'heure avancée, Déborah note qu'elle porte toujours le jean et le chemisier qu'elle avait ce matin, sans doute pour faire bonne figure devant l'invité de sa fille, quel qu'il soit.

Déborah lui colle un baiser sur la joue, puis fait mine de la gronder :

— Tu ne dors pas ?

— Ils ont commencé à parler d'un incendie à Seclin et après je n'ai plus vu l'heure passer.

La mère de Déborah se tourne vers Samuel, plisse les yeux en le reconnaissant, puis s'exclame :

— J'ai bien fait de ne pas me changer. De quoi j'aurais eu l'air, en chemise de nuit devant une célébrité ? Et je ne suis pas maquillée !

— Je ne pourrais jamais vous remercier assez pour votre accueil, répond Samuel. Même en chemise de nuit.

Déborah lève les yeux au ciel devant les minauderies de sa mère, puis elle sourit. La présence d'un écrivain mondialement renommé dans sa maison va alimenter les conversations avec ses voisines pendant au moins six mois, elle qui a fait du lobbying auprès de son club de lecture. Elle et ses copines avaient adoré *Le Sidhe* au moment de sa sortie.

— Je vais pouvoir me coucher maintenant que vous êtes rentrés, dit sa mère. Ça m'inquiète un peu, cette histoire de confinement. J'espère que ça ne durera pas.

— Ça ira, Maman, je resterai avec toi pendant la quarantaine.

Déborah dit ensuite à Samuel :

— Je vais vous montrer où dormir, si vous voulez vous poser cinq minutes.

Elle l'invite à la suivre à l'étage. Sa propre chambre se situe au premier, ainsi que l'ancienne chambre de sa sœur qui sert pour les amis et la famille, que Samuel va occuper pendant la nuit ; au second se trouve celle de sa mère.

— C'est vraiment gentil à elle de m'héberger, dit Samuel en posant son sac sur le lit. Qu'est-ce que je pourrais lui offrir en remerciement ?

— À mon avis, une simple signature dans son exemplaire du *Sidhe* suffira à la mettre en joie. Elle ne dira peut-être pas non à une boîte de chocolats, aussi.

Déborah le laisse prendre possession des lieux. Elle redescend au salon, où elle trouve sa mère occupée à préparer un en-cas malgré l'heure tardive, avec petits gâteaux et tisane.

— Je m'en serais chargée, Maman, soupire la jeune femme.

— Ça me fait plaisir. Et ça me change les idées, aussi. J'étais vraiment inquiète.

Elle se tourne vers sa fille pour déposer un baiser sonore sur sa joue, avant d'éteindre la télé.

— Qu'ont-ils raconté ? s'enquiert Déborah.

— Ils se sont trompés, ce ne serait pas le SRAS mais un virus inconnu qui plonge ses victimes dans le coma.

— Comme la maladie du sommeil transmise par la mouche tsé-tsé ?

— Quelque chose de ce genre. J'ai l'impression qu'ils commencent un peu à paniquer, au gouvernement. Ça fait quand même deux semaines que ce truc sévit à Paris et ils n'ont rien anticipé.

Elle donne plusieurs tapes dans les coussins du canapé avant de se redresser, puis observe son salon d'un œil sévère. Déborah intervient :

— Ce n'est pas l'heure de faire du ménage. Va au lit, maintenant.

— Tu me réveilleras demain matin ? Je ne voudrais pas manquer de dire au revoir à notre invité. Il est vraiment charmant, tu ne trouves pas ?

— Maman...

C'est tout juste si sa mère ne glousse pas comme une adolescente. Déborah ne peut s'empêcher de rire... puis elle remarque que Samuel les a rejointes dans le salon. Il les regarde toutes les deux avec un sourire en coin.

— J'ai tout entendu, dit-il.

— Tant mieux, réplique la mère de Déborah. Allez, bonne nuit !

Elle monte ensuite se coucher, emportant son rire dans les étages.

— Ma mère n'est vraiment pas sortable, soupire Déborah.

— Elle a l'air adorable.

— Oui, mais pas sortable.

Ils s'installent dans le canapé pour la tisane. La jeune femme commence à accuser le coup après cette interminable journée à ne pas savoir si elle finirait par rentrer. Le silence de la maison l'apaise. C'était une bonne idée de venir chez sa mère, elle aurait eu du mal à supporter la solitude dans son petit appartement.

— J'ai entendu ce que vous disiez au sujet de l'épidémie, dit alors Samuel. Ils ont abandonné l'histoire du SRAS ?

— Parce qu'ils savaient déjà qu'il s'agissait du Somm ?

— Ils ne sont pas au courant de grand-chose, pour tout dire.

Il a l'air fatigué. Préoccupé, aussi, bien que cela ne soit pas flagrant. Déborah le voit à sa manière de consulter son téléphone, comme s'il attendait un message ou un coup de fil d'un instant à l'autre.

— Qu'est-ce que vous savez vraiment ? interroge-t-elle alors.

Elle ne voulait pas prendre ce ton dur et décidé, mais avoir été maintenue dans l'ignorance toute la journée a réduit sa patience à néant. Surtout si l'on parle d'une épidémie aussi grave qui pourrait toucher tout le monde.

Samuel répond :

— Le Somm est une maladie très contagieuse dont on ne sait pas grand-chose pour le moment, et qui...

— Vous me l'avez déjà dit, le coupe-t-elle. D'où ça vient ? Pourquoi le gouvernement semble perdu à ce sujet, pourquoi ces mesures ont été prises si tard ? Pourquoi...

À son tour d'être interrompue, mais par une vibration du téléphone de Samuel.

— Je suis désolé, je dois répondre, s’excuse-t-il.

Il a l’air si navré que Déborah acquiesce sans rien dire, le laissant se réfugier dans la cuisine afin de prendre son appel. Décidément, obtenir des explications s’avère impossible. Dépitée, la jeune femme se ressert une tasse de tisane et se renfonce dans le canapé, tendant l’oreille.

Elle ne capte pas grand-chose de la conversation. La voix grave de Samuel, étouffée par la distance et le mur du salon, ne lui permet pas d’entendre quoi que ce soit d’intelligible, à part quelques mots. Et des noms, du moins elle le croit. Roya – l’amie de Samuel que les paparazzis harcelaient à une époque, ça lui revient – et Alpha. Est-ce réellement un prénom ? Oui. Il a dit « tu vas le dire à Alpha ? », Alpha est donc une personne. L’intonation de sa voix suggère qu’il cherche à rassurer celui ou celle qui se trouve au bout du fil.

Quand il revient, son inquiétude semble s’être envolée. Samuel reprend sa place avant de s’excuser de nouveau :

— C’était un ami. Il cherche à me joindre depuis ce matin mais il n’y arrivait pas à cause de la panne de réseau.

— Tout va bien, au moins ?

— Maintenant, oui.

Il s’interrompt et semble hésiter à continuer.

Et Déborah finit par accepter qu’il ne lui révélera rien. Elle n’était qu’une bénévoles pendant un festival, après tout. Les longues heures de galère qu’ils ont passées ensemble se sont produites par hasard, parce qu’elle se trouvait là au bon moment. Rien de plus. Étrangement, l’admettre atténue sa déception. Elle regrette juste d’avoir laissé ses livres dans le coffre de la voiture ; elle aurait aimé garder une trace de cette improbable rencontre avec l’un de ses écrivains préférés, mais

tant pis. Conserver ce souvenir dans sa mémoire, c'est déjà bien.

Pourtant, Samuel ne semble pas en avoir fini. Il joue avec son téléphone, presque ennuyé, avant de le poser sur la table et de poursuivre :

— En fait, tout va s'arranger à partir de maintenant. Le Somm devrait disparaître dans les prochains jours, au pire les prochaines semaines.

Ces mots mettent un temps avant de parvenir au cerveau de Déborah, qui n'est pas sûre d'avoir bien entendu.

— Comment pouvez-vous savoir ça ? demande-t-elle avec lenteur.

— Je pense que vous l'avez deviné, je suis au courant de beaucoup de choses au sujet du Somm. Pour l'heure, les deux malades détectés à Lille seront les seuls de la région et ne contamineront pas d'autres personnes. C'est aussi le cas à Marseille. À Paris, il faudra un peu plus de temps.

— D'accord. Mais encore ?

Déborah repose sa tasse, plus intriguée que jamais.

— Je ne devrais pas vous raconter ça, reprend Samuel. Vous avez l'air d'être quelqu'un de bien et ça m'ennuierait de vous causer des problèmes en vous révélant ce que je sais...

— C'est une histoire de complot gouvernemental à la X-Files, c'est ça ?

Sa remarque le fait sourire, puis il secoue la tête.

— Pas un complot gouvernemental, eux ne sont au courant de rien. Leur incompétence dans la gestion de l'épidémie en est la meilleure preuve. Non, en réalité, le Somm n'est pas exactement une maladie comme les autres.

Et là, dans le silence du salon, alors que la ville calfeutrée s'endort en ignorant tout de ce qui se passe, Déborah apprend

avec stupeur la vérité autour de cette maladie ésotérique née sans raison aucune, sans remède et sans origine, un virus que des êtres d'exception dotés de magie cherchent à enrayer au péril de leur vie. Elle découvre aussi pourquoi Samuel en connaît l'existence, et sourit en pensant aux histoires qu'il raconte dans ses livres, à la magie qu'il décrit, à l'émerveillement qu'il dispense rien qu'avec des mots.

Il n'y a pas de hasard, songe-t-elle. Elle aimerait y croire en tout cas, et se dire que cette journée de folie n'était peut-être pas que le résultat d'une rencontre fortuite entre un écrivain de renom et une simple bénévole qui a renoncé à ses rêves.

9. PARIS

Musique :

I'll keep coming – Low Roar

Pendant une heure, les messages défilent sur ses deux écrans, alertes et preuves de vie, demandes d'aide, transmissions d'informations importantes. Selim continue son travail, sur les rotules ; décuplée par la fatigue, sa concentration atteint son niveau maximal, ce qui lui permet de tenir et d'analyser ce qu'il reçoit afin de le transférer à la bonne personne.

Douze sorciers bloqués à Lille en raison de l'incendie déclenché par Hectov.

Trois en route pour leur porter assistance, à lui et à Aurore.

Une cinquantaine en partance pour Marseille, rejoignant ceux qui se trouvent déjà sur place afin de circonscrire l'épidémie. Eux prennent des risques à rouler pendant le couvre-feu, car la police pourrait les coffrer mille fois sur le chemin. Mais il n'y a plus de temps à perdre.

À Paris, la situation s'enlise. Selim a du mal à contacter ses plus proches collègues à cause du réseau en rade, si bien qu'il n'a pas eu la possibilité de prévenir Alpha au sujet de la contamination de Romain.

Les mots de ce dernier le hantent. Que ressent-on quand on sait que l'on va s'endormir pour ne jamais se réveiller ? Comment gère-t-il ? Selim l'imagine tourner en rond tout seul

dans le studio loué *via* Airbnb, guettant les symptômes, écoutant les secondes s'égrener. Romain est peut-être même déjà inconscient à l'heure qu'il est.

Alors Selim se noie dans le travail. Bosser pour ne pas penser. Oublier la fatigue, l'inquiétude, les yeux qui brûlent. Oublier ses parents et Amine – qu'il a forcés à rester confinés tous les trois chez eux –, oublier Lyes et Taly, ce qui s'avère bien plus compliqué. Aucun des deux ne lui a donné de leurs nouvelles depuis des heures. Pas étonnant à cause des problèmes de réseau, mais la jauge d'angoisse, qu'il parvient pourtant à occulter d'habitude, se remplit peu à peu. Selim s'en voudrait s'il arrivait malheur à son frère, et il s'en voudrait encore plus s'il arrivait malheur à son amie. Taly l'accompagne depuis toujours dans sa « quête de vérité », comme il appelle ça, et ce n'est pas la première fois qu'elle se met en danger. Elle a d'abord été sa petite-amie, puis son assistante et sa confidente des années plus tard, il aimerait bien que la mission de sauvetage à la recherche de Lyes ne soit pas la dernière chose qu'elle accomplirait pour lui.

Une série de bips en rafale le sort de sa morne réflexion. Le réseau du téléphone n° 3 semble s'être enfin rétabli et crache tous les messages qu'il n'a pas été en mesure de délivrer durant des heures.

Situation confuse à Bordeaux, prévient Rive.

Puis : Gessa posées sur la ville. 3 cas, peut-être 4.

S'en suivent plusieurs SMS faisant état de l'avancement de l'opération. Selim comprend que Rive et ceux qui l'accompagnent sont parvenus à stopper le Somm avant qu'il fasse plus de victimes. Pourquoi n'ont-ils pas prévenu tout le monde sur le forum ?

Et où est Alpha ?

Encore un message, sur le téléphone n° 2.

Tu as des nouvelles de Rom1 ? s'enquiert Gabrielle.
Arrive pas à le joindre.

Selim ne répond pas. S'il le faisait, il ne pourrait pas s'empêcher de lui révéler la vérité, faisant fi des demandes de son pote. Autant ne pas perdre de temps.

Mais il peine à s'y remettre ; alors qu'il s'apprêtait à rédiger un message sur Esoteric Net, il réalise qu'il a zappé tout ce qu'il voulait dire. Il lui faut toute la volonté du monde pour ne pas faire voler son clavier à travers le studio.

Le silence d'Alpha lui fout les nerfs en pelote. Qu'est-ce qu'il fabrique, bordel ? N'y tenant plus, Selim cherche son numéro dans le téléphone n° 1 et l'appelle au mépris de ce dont ils avaient convenu un peu plus tôt.

On n'appelle pas. On se concentre sur sa tâche. On ne s'énerve pas non plus. Difficile à suivre, quand on travaille avec un sorcier qui a tendance à ne pas respecter les règles qu'il a lui-même établies.

Cinq longues tonalités résonnent dans l'appartement silencieux avant qu'Alpha décroche enfin. Comme toujours, sa voix caverneuse donne l'impression qu'on l'a extirpé de sa tombe.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il.

Il paraît préoccupé, cela s'entend au ton qu'il emploie. Merde, si Alpha s'inquiète pour quelque chose, ils ne sont pas sortis de l'auberge... Désarçonné, Selim bredouille :

— J'attendais de tes nouvelles et puisque tu n'appelais pas...

— Désolé. Je devais régler un truc.

Il y a un bruit derrière, comme si Alpha avait fermé une fenêtre. Il reprend, plus sec cette fois :

— Tu voulais me dire quelque chose ?

— Euh, oui. Romain a été contaminé. Il m'a appelé tout à l'heure pour me prévenir.

Un silence tendu. Puis Alpha répond :

— Merde.

— Il est calfeutré chez lui et n'en sortira pas. Et il ne veut pas qu'on en parle à Frag.

— Je m'en serais douté.

Il soupire, accablé. Et ce simple son impose la vérité à Selim, qui ne s'en était pas réellement rendu compte, qui refusait même de l'imaginer une seule seconde.

Alpha est aussi paumé qu'eux. La situation lui échappe autant qu'aux autres. Si l'un des plus grands sorciers de leur communauté baisse les bras parce qu'il n'y a rien à faire, comment peuvent-ils sortir de cette crise ?

Cette perspective effraie Selim, mais elle le met surtout en colère.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? s'emporte-t-il. On le laisse crever chez lui et on prévient les secours quand c'est terminé ? Il va finir comme tous ceux qu'on n'a pas sauvés : tout seul dans un box aux urgences, relégué dans un coin tel un déchet radioactif. C'est vraiment ça qu'on veut ?

— Non.

Ce « non », prononcé avec calme, coupe Selim dans son élan. Sans qu'il comprenne comment ni pourquoi, sa rage s'apaise, la quiétude l'envahit de nouveau. Puis il secoue la tête.

— Je t'ai déjà dit de ne pas influencer mes émotions, gronde-t-il.

— Ce n'est pas le moment de perdre les pédales. Écoute...
Je n'ai pas trouvé de solution. J'ignore comment enrayer le Somme.

Selim allait répliquer mais il n'a pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Ça ne veut pas dire que tout est foutu, le coupe Alpha.
Parce que d'autres personnes savent ce qu'il se passe.

— Qui ?

Son interlocuteur ne lui répond pas. Selim aimerait l'engueuler mais le clairvoyant au bout du fil maintient encore sa colère en laisse, si bien qu'il ne peut que demander de nouveau :

— Qui, Alpha ?

— Ils ne veulent pas que leur identité soit révélée.

— Et ils ne pouvaient pas se bouger le cul plus tôt ?

— Ils travaillent dessus depuis le début de l'épidémie. Ils ont besoin de notre aide.

— Comment tu sais tout ça ?

De nouveau, Alpha semble réticent à accepter de lui répondre. L'enjeu doit être important, pour faire autant de mystères... Mais est-ce plus important que l'éventualité d'une maladie hors de contrôle qui tue tous ceux qu'elle touche ?

— Tu n'es pas obligé de tout me raconter, cède Selim.
Mais s'ils doivent nous aider, qu'ils se dépêchent.

— Je te l'ai dit, ils sont déjà sur le coup. Ils étudient le Somme et pensent savoir comment le stopper.

Selim soupire, un rien agacé. Ils n'en seraient pas là si Alpha s'était décidé plus tôt à lui en parler ; les messes basses et les secrets finiront par tous les perdre un jour ou l'autre.

— Comment procède-t-on ? interroge-t-il.

— Je vais passer quelques coups de fil et je te redis ça. En attendant, transfère-moi les données récoltées sur le Somm. Les cartes, les relevés, les analyses...

— Tu es dingue ? Je ne vais pas refiler nos infos à des gens que je ne connais pas...

— Fais-moi confiance. Il leur faudrait un accès à Esoteric Net, aussi.

— Ils ne sont pas membres ?

— Non.

Surpris, Selim se demande pourquoi ces sorciers ne sont pas inscrits à leur forum, qui reste la plateforme centrale de leur communauté. À moins qu'il ne s'agisse pas de sorciers, justement ? Comment seraient-ils au courant pour le Somm dans ce cas ?

Renonçant à comprendre – pour l'instant –, il obéit à Alpha et se rend dans l'administration d'Esoteric Net, dont il est l'un des modérateurs, afin de permettre à de nouveaux membres de s'enregistrer.

— C'est bon, ils peuvent entrer dans la place, prévient-il ensuite.

— Super. Je les rappelle et je te tiens au courant. Évite d'ébruiter ça pour le moment, s'il te plaît.

— George verra que j'ai changé les options d'inscription du forum. Hectov aussi. Et j'en connais d'autres qui se rendront compte que quelque chose cloche, comme Élias ou Silence.

— J'en fais mon affaire.

Selim hausse les épaules, puis il demande avant de raccrocher :

— Comment se fait-il que tu sois en contact avec ces gens ?

— Certains d’entre eux sont sous ma protection.

Là encore, Selim songe que les secrets d’Alpha risqueraient bien de leur causer du tort. Le clairvoyant a aidé de nombreuses personnes au cours de sa vie – au moins autant qu’il en a fait plonger –, et ça ne leur a pas toujours réussi. Mais que peut-il faire contre ça ? Comment empêcher quelqu’un d’aussi puissant qu’Alpha d’être ce qu’il est ? Jamais la devise de leur communauté, empruntée à l’oncle de Peter Parker, n’avait eu autant de sens qu’aujourd’hui. *Un grand pouvoir implique de grandes responsabilités*. Ils sont pourtant nombreux à l’oublier.

— Ça fait longtemps ? fait Selim.

— Quelques années, à la demande d’un ami. En échange, ils me renseignent.

— J’espère qu’ils feront le job, alors.

— Je leur fais confiance. Au moins autant qu’à toi, ce qui n’est pas peu dire.

Selim ne peut réprimer un sourire ironique.

— Ouais, tu parles, rétorque-t-il. Bon, je m’occupe du transfert.

— À tout à l’heure.

Quand il raccroche, Selim se sent étrangement ragaillardi, un peu moins fatigué. Ce connard n’a pas pu s’empêcher de manipuler ses émotions malgré son refus initial.

Pendant ce temps, le forum poursuit sa litanie de messages. Le foyer épidémique situé à Marseille semble à présent maîtrisé, mais Paris demeure une grande source d’inquiétude si l’on en croit les alertes de plus en plus nombreuses. Une bonne centaine pour l’instant, la plupart non confirmées. Selim doit s’obliger à s’en désintéresser afin de préparer le dossier à envoyer à Alpha.

Il réunit les cartes numérisées avec les suspicions de cas, les fiches techniques et médicales du virus, les recherches dans les archives ésotériques du forum. Un véritable trésor, qu'il va confier à des gens dont il ignore tout et qui pourraient les revendre au plus offrant. Si ces données venaient à tomber entre les mains d'un gouvernement, ou juste de personnes qui ne connaissent pas l'existence des sorciers... leur communauté serait forcée d'apparaître au grand jour. Des siècles et des siècles à se dissimuler, à garder le secret sur leurs magies, à sauver le monde, même... pour rien. Il en pleurerait.

Malgré ses réticences, Selim achève de rassembler le dossier et l'expédie à Alpha *via* un programme de transfert, en priant pour ne pas faire de conneries. Il se lève ensuite afin de s'envoyer un café – le septième de la soirée, peut-être –, puis il entend le bip attribué au numéro de Lyes. Le soulagement qu'il éprouve en recevant ce SMS de son frère le surprend un peu, la preuve qu'il est temps pour lui de lever le pied.

Nous avons trouvé Taly. Nous allons passer la nuit dans un gymnase réquisitionné par l'armée et nous rentrons demain.

Trois petits points dansent à la fin du message, signe que Lyes n'a pas terminé. Quelques secondes plus tard s'affichent ces mots :

Je sais que tu as cherché Lucas et que tu ne l'as jamais vu. Tu aurais dû me le dire.

Selim perçoit le reproche, là. Et il le mérite. Mentir à son frère au sujet de la mort de son meilleur ami était lâche de sa part, mais il espérait surtout lui montrer que son don ne pouvait pas tout résoudre, qu'il s'agissait d'un cadeau empoisonné qui lui ferait souvent du mal. Une leçon amère, difficile à encaisser, mais nécessaire.

Il décide de répondre tout de suite, et s'empare du téléphone.

Je suis désolé. Tu comprendras plus tard pourquoi j'ai fait ça. S'il te plaît frangin, ne m'en veux pas trop.

Un dernier message lui parvient :

Je t'en voudrais si tu ne sauves pas le monde ;)

Rassuré, Selim reporte son attention sur le forum. Et déçante.

Cent vingt-trois cas détectés, maintenant. Et autant de morts à déplorer.

En privé, George, un autre administrateur d'Esoteric Net, s'inquiète :

George : C'est toi qui as permis aux nouveaux membres de s'inscrire ?

SEL : Oui, à la demande d'Alpha. Pourquoi ?

George : Va voir dans les sujets de discussion. J'espère que tu es assis.

Selim obtempère, le cœur battant d'appréhension, sur le point de regretter d'avoir écouté Alpha. Quelle catastrophe a-t-il provoquée ?

Dans les nouveaux sujets ouverts, un en particulier attire son attention.

Aa : Nous nous en chargeons.

C'est tout. L'auteur du message, le dénommé Aa, s'est inscrit il y a à peine cinq minutes. Et son avatar... Heureusement que George l'a prévenu. Selim en serait tombé de sa chaise s'il n'était pas assis dessus.

L'avatar d'Aa représente l'esquisse d'une branche ornée d'épines et de fleurs blanches. Une branche de prunellier.

Sonné, Selim contemple le dessin sans réussir à réagir tout de suite.

— Bordel de merde... lâche-t-il quand il retrouve l'usage de la parole.

Ils sont peu nombreux à savoir. Et Selim ne connaît leur existence que par hasard, parce qu'il a eu l'occasion de travailler avec l'un d'eux un jour, quelqu'un qui venait de perdre un proche. Le fantôme de ce dernier s'était accroché à la réalité et refusait de passer à cause d'un secret de famille en rapport avec ces gens-là.

Ils ne se mêlent pas aux sorciers. Eux-mêmes ne se qualifient pas de cette manière, d'ailleurs, parce que leur magie est différente, inexplicable, parfois illogique. On les voit rarement et quand c'est le cas, il y a de grandes chances pour que la rencontre finisse mal.

À présent, des dizaines de messages s'affichent sous celui d'Aa. Selim ne prend même pas la peine de les lire ; à la place, il rappelle Alpha.

— Tu te compromets avec les marcheurs de rêves, maintenant ? dit-il lorsque ce dernier décroche.

Au bout du fil, il y a un silence, que Selim interprète comme un sourire.

— Qui d'autre que ces gars-là pour s'occuper d'une maladie du sommeil ? répond Alpha sans se démonter.

— Je ne comprends pas comment on a pu passer à côté.

— Nous sommes tous des abrutis, c'est la seule explication. Moi le premier.

Encore des messages. Des tas de réponses incrédules, furieuses ou simplement curieuses.

— Ce sont eux qui t'ont prévenu ? interroge Selim.

— Oui. Ils hésitaient parce que cela reviendrait à révéler leur existence, mais ils ont pris le risque. Nous avons les mêmes préoccupations, en fin de compte.

— Mais pourquoi sommes-nous capables de voir les traces laissées par les victimes du Sømm, alors ? Nous ne possédons pas la magie des rêves...

— Nous voyons les traces de leur esprit. Au moment où ils s'endorment, c'est comme s'ils étaient déjà morts.

Cette perspective terrifie Selim au-delà de tout ce qu'il avait pu imaginer. Des morts en sursis, dont les esprits s'échappent alors même qu'ils vivent encore... Il songe à Romain, qui doit flipper dans son Airbnb, loin de sa copine et de sa famille, à attendre que le sommeil vienne enfin le cueillir parce qu'il n'y a plus que ça à faire. Son esprit erre-t-il déjà près de son corps ? Quel cauchemar...

— Les marcheurs de rêves vont réussir à stopper le Sømm, lui assure Alpha.

— Je l'espère.

Les messages sur le forum continuent, mais Selim ne les regarde plus. Dehors, le ciel s'éclaircit enfin, chassant les ombres sur la ville endormie. La nuit la plus longue de sa vie, songe-t-il alors. Le soleil lui manquait, peu importe qu'il brille à moitié.

ÉPILOGUE

Une semaine après l'intervention des marcheurs de rêves, l'épidémie de Somm semble s'être stoppée. Plus aucune nouvelle contamination n'est détectée à partir de ce jour. On dénombre 215 malades du Somm au total, dont 196 décès, que le gouvernement attribuera à une forme virulente du SRAS.

Les autres victimes de la maladie, comme Romain, se réveillent au bout d'une dizaine de jours, indemnes et sans la moindre séquelle. Elles raconteront toutes avoir fait le même rêve, dans lequel elles se perdent au cœur d'une immense ville à l'aspect futuriste. La mégapole semble la proie de gigantesques branches couvertes d'épines qui enserrant et écrasent les buildings un par un ; dans le ciel nocturne volent des nuées d'oiseaux noirs.

Bien entendu, les marcheurs de rêves disent tous ignorer ce que signifie le songe des survivants.

À suivre (?)

DE LA MÊME AUTRICE

Le Chat qui avait peur des ombres (jeunesse)

Fêlures (recueil de nouvelles)

Notre-Dame de la mer (novella)

18.01.16 (recueil de nouvelles)

Elisabeta (Chroniques du Cercle 1 – roman)

Tueurs d'anges (Town 1 – roman)

Oracles (Town 2 – roman)

Onirophrénie (roman)

Il neige sur Érèbe (roman)

Passeurs (Town 3 – roman)

Clairvoyants (Town 4 – roman)

Midnight City (roman)

600 jours d'apocalypse (Town 2,5 – recueil de nouvelles)

Le Phare au Corbeau (éd. Critic – roman)

Sinteval (Chroniques du Cercle 2 – roman)

Night Travelers (roman)

Quand le soleil s'éteint (saison 1 – série)

CRÉDITS

Vous avez apprécié votre lecture ?

Vous pouvez me donner un coup de pouce !

Sur Onirography.com, vous pouvez acquérir cet ebook au prix de votre choix. Tous mes autres livres sont également disponibles sur mon site.

*

© ROZENN ILLIANO, 2020

Reproduction & diffusion interdites sans l'accord de l'auteurice

Contact : rozenn@onirography.com

Photo de la couverture :
Utah Jack

ISBN : 978-2-490040-10-0

Le Code de la propriété intellectuelle, n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.